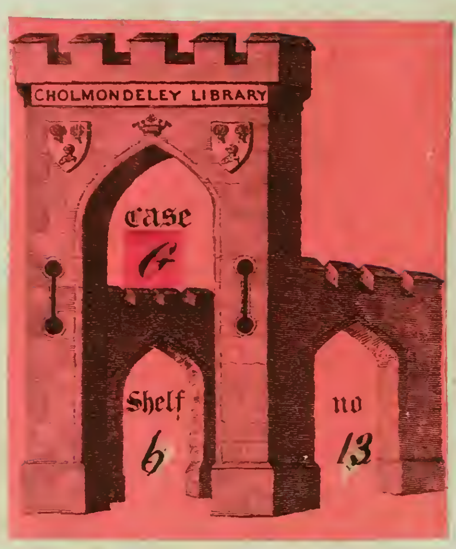
G. 3573



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CE

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/masanielloouIar00meis

MASANIELLO,

OU

LA RÉVOLUTION

DE NAPLES.

MASANIELLO,

OU

LA RÉVOLUTION DE NAPLES,

*Fragment hiſtorique, traduit de l'allemand de M. M*EISSNER

A VIENNE,

Et ſe trouve A PARIS,

Hôtel Bouthillier, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXIX.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DG
848.13
.H4
1789
Coll. spéc.

PRÉFACE.

La justesse des idées, une connoissance exacte du cœur humain, l'art d'en développer les ressorts les plus cachés; une morale épurée, la clarté & la beauté du style souvent brillant, mais jamais enflé, ont valu à M. *Meissner*, (Professeur en Belles-Lettres, à Prague) une place distinguée parmi les écrivains modernes de l'Allemagne. *Masaniello*, un de ses premiers ouvrages, joint à ces différens mérites celui d'une marche rapide, d'un vif intérêt & des plus beaux sentimens. Ces qualités le ren-

dent digne des honneurs de la traduction. Elle a été commencée dans un tems où il étoit impoſſible de prévoir que la capitale de la France offriroit un jour des ſcenes reſſemblantes à celles de la révolution de Naples. — Falloit-il pour cela arrêter ce travail ?-- C'eſt ſur quoi nous avons balancé un inſtant. Sans doute il auroit fallu le faire, & nous nous y ſerions déterminés, ſi cet ouvrage contenoit des principes ſéditieux. Mais ſoutenir que les trop fortes charges affaiſſent, qu'à la fin on ſecoue le joug, que tôt ou tard le peuple connoît ſes droits, qu'il eſt redoutable quand il ſe réunit; c'eſt avancer des vérités généralement

reconnues aujourd'hui : & que doit-on en conclure? — Que c'eſt à la ſageſſe des gouvernemens à prévenir les émeutes populaires. Jamais elles n'ont eu lieu ſans être en quelque ſorte fondées, & toujours elles ont ſervi à réveiller l'attention des ſouverains abuſés : mais le peuple dans ſa fougue ne connoît plus de frein, il ne s'arrête pas à des demandes légitimes, s'érige lui-même en légiſlateur, attente à la ſureté & aux biens des citoyens, bouleverſe tout, & met les plus grandes calamités à la place des maux qu'il veut faire diſparoître. Que de raiſons pour ne lui fournir aucun prétexte de [illegible]

vement ! ----- Au reſte ſi jamais cet ouvrage a pu intéreſſer la nation françoiſe, c'eſt certainement dans ce moment-ci.

MASANIELLO.

MASANIELLO,

OU

LA RÉVOLUTION DE NAPLES,

Fragment hiſtorique, traduit de l'allemand de M. Meissner

C'EST une vérité depuis long-tems reconnue, & cependant pas encore aſſez répétée, que l'homme ne développe nulle part ſes forces avec plus d'étendue, ni avec plus d'énergie, que dans les ſéditions. La liberté enchaînée, l'innocence opprimée, l'orgueil offenſé, s'élevent-ils enfin pour combattre leurs oppreſſeurs? L'indomp-

table paſſion de l'amour même n'a pas de plus grands exemples de vices & de vertus à offrir. La valeur & l'ambition, la grandeur d'ame & la cruauté, l'amour de la patrie & l'égoïſme, la fidélité & la perfidie, ne trouvent point un plus vaſte théâtre. Le poëte fécond cherche en vain des comparaiſons applicables à la violence, à la marche & aux étonnantes nuances de ſemblables révolutions. Le flocon de neige qui bientôt eſt une avalanche; le ruiſſeau deſſéché qu'un ſeul orage transforme en un torrent rapide, l'étincelle qui ſoudain devient une flamme ondoyante, & réduit les cités en cendres, ſont de ſuperbes images, ſans doute, mais bien inférieures aux ſcènes terribles des révoltes. La ſédition a-t-elle arboré ſes étendards? L'eſclave monte ſur le trône, & le monarque porte des chaînes. A la victoire la plus décidée aujourd'hui, ſuccédera demain une défaite complette. Les lâches deviennent des héros; les femmes coupent leurs cheveux & les font ſervir à des cordes d'arcs;

la foibleſſe ſe change en forces giganteſques ; un amas d'hommes effrénés, des tigres furieux renverſent tout ce qui ſe trouve ſur leur paſſage, & d'un air de mépris ſe jouent & des loix, & de la vie des humains ; mais au moindre choc, à l'ombre d'une attaque, cette troupe enragée, qui l'inſtant d'auparavant ſe croyoit indomptable, prend la fuite & ſe diſperſe auſſi-tôt. Ces demi-dieux, qui ſe voyoient adorés par la multitude, ſont trahis par leurs freres, & terminent ſur l'échaffaud, ou par des mains homicides une vie pleine de forfaits. Ici l'on voit de nouveaux états s'élever & proſpérer à l'envi des nations anciennes ; là, de grandes puiſſances ſubitement accrues tombent & ſe perdent dans l'obſcurité comme un brouillard au lever de l'aurore. Il n'eſt point d'événemens dans l'hiſtoire qui d'un côté préſente tant de nuances, & de l'autre tant d'égalité.

Mais de toutes les ſcenes frappantes dans ce genre, la plus remarquable à mes yeux

eſt la révolte arrivée à Naples en 1646. L'ambition n'y avoit pas la moindre part. Un poiſſonnier indigent, réduit à la derniere miſere, devint par lui-même le chef de plus de cent mille hommes, gouverna un peuple effréné comme ſes eſclaves, effraya le vice-roi, les ſénateurs, les nobles, les riches & les puiſſans de la nation par la hardieſſe de ſes projets & par la fermeté de ſes meſures; diſperſa leurs tréſors, immola leurs gardes, démolit leurs palais, les expoſa eux-mêmes aux plus grands dangers; prononça l'arrêt de mort avec un égal ſang-froid ſur les princes comme ſur les vagabonds; maintint, au milieu des incendies & du maſſacre, une juſtice ſévere; conſerva un noble déſintéreſſement; détruiſit en peu de jours les oppreſſions tyranniques de pluſieurs années; attendit le péril avec intrépidité, les pieges & les ſurpriſes avec prudence; réſiſta aux amorces de ceux qui cherchoient à le corrompre avec un noble dédain; prévit le ſort qui l'attendoit, en parla d'avance comme d'une choſe aſſurée,

& néanmoins ne changea rien à l'exécution de ſes plans. Après avoir brillé comme un météore éclatant pendant dix jours entiers, rempli toutes ſes promeſſes à l'égard de ſes partiſans, arraché à ſes adverſaires même l'aveu de ſon mérite & la confirmation de ſes hautes dignités, il ne déchut de ſa gloire que parce que ſon eſprit l'abandonna.

Evénement terrible, dont la cauſe reſtera peut-être à jamais enſevelie dans les ténebres. On ignore ſi la méchanceté d'un ennemi implacable, ou le fardeau d'une grandeur uſurpée, & l'imprudence des chefs, occaſionna cette révolte; l'hiſtoire nous offre à chaque page des ſéditieux qui ont renverſé le trône des rois, des nobles qui ont fondé des états libres, des parjures qui ont tramé la ruine de leur patrie, & l'ont conduite aux bords du précipice. Brutus même n'eſt pas le ſeul de ſon eſpece, mais Maſaniello l'eſt.

Depuis près d'un ſiecle le ſceptre de fer de l'Eſpagne s'appeſantiſſoit avec une violence

insupportable sur le royaume de Naples; les Philippe, ou plutôt leurs ministres imprudents, paroissoient méconnoître entierement l'esprit tumultueux d'un peuple, que Charles V eut l'adresse de gagner par des prérogatives diverses; son nom étoit encore révéré. Des impôts sans mesures & sans bornes, des péages redoublés par l'administration des fermes; tantôt des dons gratuits obtenus par force, tantôt des impositions de guerre employées inutilement, & souvent des guerres mêmes, la plûpart malheureuses, pour avoir été mal dirigées; tout cela faisoit, d'un pays que la nature forma pour le siege de l'abondance, le séjour d'un peuple réduit à l'infortune. La triste consolation que des sujets opprimés croient trouver à la vue de leur roi, en portant eux-mêmes leurs plaintes aux pieds d'un monarque qu'ils chérissent, pour qui ils se sacrifient, cette consolation même ne soulagea pas les infortunés Napolitains.

Déjà trois de leurs souverains ne s'é-

toient point montrés dans le royaume Des vicerois étrangers, entourés de conseillers étrangers comme eux, régnerent despotiquement, vexerent les sujets pour contenter l'insatiable cour de Madrid, & ne penserent qu'à leur propre intérêt & à élever leurs créatures. Plus leurs places étoient soumises aux variations, & plus le pays en souffroit. Ils aspiroient à s'enrichir, & avec d'autant plus de promptitude & d'avidité, qu'ils étoient ordinairement rappelés, non pour avoir surchargé le peuple, mais pour ne l'avoir pas assez imposé. Représentoient-ils l'indigence de Naples? La cour de Madrid leur répondoit par des reproches. Pour conserver en quelque sorte leur autorité au milieu de ces dispositions des supérieurs & du mécontentement général, leur politique ordinaire & malheureusement trop funeste, consistoit à semer la désunion & la méfiance entre le peuple & la noblesse. Ils enrichissoient quelques personnes en leur confiant la levée des impôts; & le bas peuple, les habitans des

campagnes & des cités, la force des états, gémiſſoient ſous un joug plus peſant, en proportion du nombre de leurs oppreſſeurs.

Souvent déja en de telles circonſtances le mécontentement du peuple avoit menacé d'éclater en ſédition. Mais ce fut un bonheur pour l'Eſpagne, que la plûpart de ſes derniers gouverneurs avoient été réellement des hommes à talens, qui chargerent le pays, plus par néceſſité que par une dureté naturelle; ils appaiſoient la foule qui s'exhaloit en murmures par de ſages promeſſes, & quelquefois même par de petites diminutions, quoique de peu de durée; ſouvent ils lui faiſoient appercevoir que c'étoit malgré eux qu'ils gouvernoient ainſi. Mais en 1646, l'amiral de la Caſtille fut rappelé pour avoir empêché une révolte générale, en affranchiſſant le peuple de l'impôt des locations. On ſe mocqua de lui à la cour d'Eſpagne, comme d'un poltron, à peine capable de gouverner un couvent de moines. Il repréſenta qu'on devoit

s'attacher à conſerver avec ſoin dans la couronne d'Eſpagne une pierre auſſi précieuſe que le royaume de Naples. Ses remontrances exciterent les ris, & le Duc d'Arcos fut nommé ſon ſucceſſeur.

Ce nouveau gouverneur commença ſa régence dans un moment épineux : on ſe défioit en général des promeſſes, elles ne s'effectuoient jamais. La haine publique s'étoit manifeſtée contre un gouvernement qui ne penſoit qu'aux impôts, & jamais à la proſpérité de l'état. On calcula les ſommes qui furent envoyées ouvertement de Naples en Eſpagne, ſans compter celles qui y avoient paſſé en ſecret par des routes tortueuſes, & on les trouva effroyables. Sous Philippe III & Philippe IV, on leva près de quatre-vingt millions d'écus par des impôts extrordinaires ; & cependant il s'en falloit de beaucoup que les oppreſſions s'arrêtaſſent là. La pauvreté ne fut point protégée, on n'écouta pas de plaintes ; preſque chaque année amenoit un nouvel impôt. De trop grandes charges affaiſſent,

à la fin on secoue le joug. Long-tems les Napolitains s'étoient décidés en secret à une résistance vigoureuse, ils attendoient seulement l'occasion de faire éclater leur colere; & la crainte que l'amiral de Castille avoit trop fait entrevoir peut-être, lors de leur dernier mécontentement, leur donnoit de la confiance en leurs propres forces. Qu'on se représente maintenant le caractere du nouveau vice-roi! Déjà son poste éclatant, malgré sa splendeur, n'avoit plus excité les desirs de la plûpart des grands d'Espagne; il leur avoit paru trop dangereux & trop gênant. Le Duc d'Arcos y fut élevé par son roi, ou plutôt par le favori du roi, Don Haros; ils croyoient avoir en lui un homme pénétrant & ferme. Mais il s'en falloit de beaucoup que ce choix fût sans reproche. Le Duc d'Arcos, courtisan rusé, affectant les dehors de l'humanité, étoit cependant avare: sa politique, puisée dans Machiavel, admettoit indifféremment tous les moyens qui conduisent au but. Tout étoit vénal chez lui, digni-

tés, prérogatives, graces; prompt à promettre, lent à tenir ses promesses, présomptueux, vain, orgueilleux de la puissance imaginaire de sa patrie, il méprisoit le peuple de Naples, & ne le croyoit capable de rien sans l'assistance de la noblesse. Il accusoit hautement ses prédécesseurs qui toute-fois l'avoient surpassé de beaucoup en véritable prudence. Ses mesures promirent de la douceur dans le commencement; mais bientôt il se trouva forcé par des circonstances impérieuses, & par ses propres inclinations, à augmenter le fardeau des impôts sous lesquels le peuple gémissoit. D'abord il ne s'occupa que de faire rentrer les arrérages d'anciens impôts, sans en créer de nouveaux, espérant de recevoir par-là des sommes considérables; mais à peine fut-il revêtu quelques semaines de sa dignité, qu'il se vit enveloppé dans de grandes entreprises de guerre. Les François menaçoient de faire une irruption dans la Toscane; une flotte vint assiéger Orbitello. Le Duc fut

obligé de trouver les moyens d'aſſembler une armée & une flotte ; il y réuſſit & repouſſa les François. Cependant les frais de cette opération ſe montoient à de fortes ſommes ; il convoqua les Etats, & fut obligé de leur demander un don gratuit d'un million de ducats. Les Etats n'oſerent pas le lui refuſer, mais ils délibérerent long-tems ſans ſavoir ſur quoi ils pourroient mettre de nouveaux impôts inévitables. Tout, la farine même, payoit déjà une gabelle démeſurée ; juſqu'ici les produits des jardins avoient été ſeuls exempts de péages, maintenant on les impoſa.

C'étoit attaquer le menu peuple du côté le plus ſenſible. Dans un climat chaud, les fruits de la campagne ſont, en été, la nourriture la plus agréable & la plus ordinaire à la multitude. Autrefois on les avoit impoſés, mais on les avoit auſſi-tôt déchargés. Quarante ans plutôt, ſous le gouvernement du comte de Bonavente, une révolte avoit été prête à éclater pour le même ſujet ; auſſi cet édit fut à peine

publié (1), qu'un murmure général s'éleva parmi le peuple. Un jour, (le 9 Janvier) le vice-roi alloit à l'église, la multitude l'entoura & demanda à hauts cris l'abolition de cet impôt. Tantôt les meres soulevoient leurs enfans, comme s'ils eussent dû intercéder pour leurs parens, tantôt les prieres étoient mêlées de menaces obscures trop intelligibles au Duc d'Arcos. Il fit arrêter sa voiture, écouta les représentations du peuple avec un air de douceur, & lui promit de le soulager. Ses promesses vraisemblablement ne furent point sinceres. Mais la chose lui parut plus sérieuse, lorsqu'après quelques jours on trouva des placards affichés aux coins des rues, qui excitoient le peuple à la révolte. Deux circonstances survenues subitement augmenterent ses craintes, & furent cause qu'il convoqua de nouveau les Etats, & leur proposa de trouver un impôt moins odieux. La premiere fut une révolte

(1) Du 3 Janvier 1646.

terrible à Palerme en Sicile : le peuple, outré d'une trop grande cherté de pain, se souleva ouvertement, choisit un certain Joseph Alessi pour chef, pilla les arsenaux, brûla les tarifs, s'appropria les galeres, & força le gouverneur à un accommodement honteux. Cette émeute sembla, en beaucoup de points, avoir servi de modele à la sédition arrivée à Naples peu de tems après ; en effet, elle se termina par la mort d'Alessi & le retour de la tranquillité. Mais on voit par là dequoi le peuple est capable lorsqu'il se réunit. Le second événement fut plus allarmant encore, il regardoit le Duc d'Arcos : une flotte se trouvoit dans le port de Naples, la même qui avoit repoussé les François ; le vaisseau amiral étoit chargé de fortes sommes pour le roi d'Espagne, & d'une quantité de choses précieuses appartenantes à un sénateur, nommé le visiteur-général, envoyé à Naples tous les trois ans. Le feu prit à ce navire pendant la nuit d'une maniere incompréhensible ; il y périt quatre cents

perſonnes, trois cent mille ducats furent perdus, & le vaiſſeau ſauta en l'air avec une grande quantité de munitions. Cette ſcene terrible ſe paſſa à l'aſpect de toute la ville de Naples; on la regarda comme le préſage d'un événement extraordinaire à cauſe de ſon incompréhenſibilité; le vice-roi, par des raiſons plus ſages, la prit pour l'effet d'une émeute ſecrete, par laquelle on tâchoit de le rendre ſuſpect à la cour de Naples, comme coupable de négligence. Il ſe trouva quelques indices contre un certain abbé Amitrano: cet abbé étoit le confident du Duc de Matalone, & ce dernier, connu pour l'homme le plus riche du royaume, pour un ennemi ſecret de l'Eſpagne, un favori du peuple & l'adverſaire le plus terrible du pouvoir de la vice-royauté. Le Duc d'Arcos le fit empriſonner, & bientôt après lui, ſon frere Joſeph, qui avoit groſſierement manqué à l'Archevêque dans une conteſtation avec ce Prélat.

Tout ceci augmenta conſidérablement la fermentation. Le peuple avoit toujours

eſpéré que l'impôt ſur le jardinage feroit aboli. On croyoit le vice-roi lui même diſpoſé à le ſupprimer, mais les Etats déclarerent, qu'ils ne pouvoient point trouver d'autre moyen pour lever le don une fois conſenti d'un million de ducats. De méchants conſeillers repréſenterent, que céder, rendroit le peuple encore plus hardi; des hommes d'état ignorans aſſurerent qu'une multitude en déſordre, ſans armes & ſans ſoutien du dehors, pouvoit faire beaucoup de menaces, mais peu de mal; les fermiers des péages, qui étoient convenus de donner ſoixante mille ducats par an, avoient déjà avancé la ſomme; le vice-roi réſolut ainſi de pourſuivre la choſe ſelon la politique ordinaire de l'Eſpagne, qui, en gagnant du tems, croit tout gagner. Il en différa cependant l'entiere exécution juſqu'au mois d'Août.

A peine cette réſolution vint-elle à tranſpirer, que la fureur des mécontents redoubla d'une maniere effrayante. Le premier Juin, les bureaux de la place publique furent

furent livrés aux flammes & réduits en cendres. Don Joseph s'échappa de la prison & se sauva à Rome. Le viceroi défendit la célébration de la fête de S. Jean, pour empêcher les attroupemens. Tout le mois de Juin se passa en vaines craintes; il manquoit un chef aux mécontens, l'homme qui devoit l'être se trouvoit déjà au milieu d'eux, mais on ne le connoissoit pas encore; soudain il parut à leurs yeux.

Dans la derniere classe du peuple étoit Thomas Aniello, communément nommé Masaniello, fils d'un poissonnier indigent d'Amalvi, qui se nourrissoit avec peine du produit de la pêche (1) Il étoit âgé de vingt-cinq ans ou environ, d'une taille moyenne & mince, d'une physionomie agréable, le regard sinistre, un corps dégagé & robuste. Malgré la bassesse de son extraction, son esprit, son courage &

(1) Selon Gianone & d'autres, il se tenoit ordinairement dans les marchés, à côté d'un poissonnier, & vendoit des cornets de papier à ceux qui achetoient des petits poissons.

même sa prudence, le mettoient au-dessus des hommes ordinaires. Extrêmement sensible aux injustices, & porté à la vengeance; ami véritable, ennemi déterminé. Ses vêtemens trahissoient son extrême indigence. Epoux depuis cinq ans, & pere de quatre enfans, il avoit encore un frere & une sœur, tous deux mariés, tous deux dans l'infortune comme lui.

Néanmoins ce même Masaniello s'étoit déjà trouvé une fois, non dans une position heureuse, mais préférable à celle où il se voyoit. Sa femme fut surprise voulant passer de la farine sans payer les droits; elle fut condamnée à payer une amende qui le contraignit de vendre jusqu'aux meubles les plus nécessaires, & lui fit prononcer le serment de se venger de ses oppresseurs. Un homme ordinaire auroit assouvi sa vengeance sur les commis, sur ceux qui avoient arrêté & puni sa femme. Masaniello fut plus loin, il remonta à la source des oppressions, & crut la trouver dans le Viceroi même.

Le fait paroît romanefque, mais un témoin le raconte (1). Mafaniello, plein de colere, entra dans une églife, où un fameux bandit nommé Perrone fe tenoit caché, avec un complice de fes crimes; ceux-ci voyant la fureur dans fes yeux, lui en demanderent la caufe: « Il faut que je » délivre la ville, ou que je meure au gi-» bet! » s'écria Mafaniello. Ces paroles, forties de la bouche d'un homme couvert de haillons, devoient fans doute paroître ridicules; les bandits en rirent. Mais Mafaniello continua: « Je voudrois feulement » connoître deux où trois hommes qui me » fuffent fidélement attachés; j'en jure par

(1) Alexandre Giraffi, avocat de la chambre royale. Selon moi on ne l'a pas affez confulté. A la vérité, je n'ajoûte point entierement foi à ce qu'il rapporte d'événemens paffés avant lui; mais quand il parle de chofes dont il a pu être témoin, il me paroît impartial. Je m'étonne feulement de ce que dans cet endroit de fon hiftoire, il eft diamétralement oppofé aux autres écrivains, & attribue le courroux de Mafaniello, non au châtiment de fa femme, mais à une faifie de poiffons, dont il doit avoir été lui-même la victime.

» l'Etre suprême, on verra bientôt qui je » suis, & ce que je puis! » Cette assurance fit un grand effet sur des hommes audacieux; ils jurerent tous trois solemnellement aux pieds de l'autel de s'assister & de ne point s'abandonner.

Quoi qu'il en soit, Masaniello ne s'écarta pas un moment du plan de sa vengeance, il chercha d'abord à animer les marchands fruitiers. Toutes les fois qu'il passoit auprès d'eux, il leur chuchotoit à l'oreille, « point de péages! » Et en effet, ils forcerent plus d'une fois l'inspecteur du marché à les exempter de l'impôt pour un jour. Bientôt il fut plus loin, rassembla une multitude d'enfans autour de lui, leur apprit à chanter quelques formules, où ils demandoient de diminuer le prix des vivres; ils les chansonnoient par toute la ville, & excitoient ainsi les citoyens à de semblables demandes. On se mocqua de lui; mais par-là il se fit déjà connoître à la multitude, & bientôt après franchit un pas bien plus important, en s'offrant, à l'approche d'une

fête, à se mettre à la tête des Lazares. Ceci est vraisemblablement obscur à plusieurs de mes lecteurs ; ceux qui en sont instruits voudront bien pardonner une digression de quelques lignes.

On célébre à Naples *la fête de Marie del Carmine*, au milieu du mois de Juillet ; elle étoit accompagnée de beaucoup de solemnités : l'une d'elles consistoit à bâtir & à détruire une maison faite en bois. On nommoit la garnison de cet édifice, les Alarbes ; leur vêtement ressembloit à celui des soldats turcs ; les Lazares, leur partie adverse, étoient habillés en matelots, pieds nuds ; on choisissoit ces derniers dans la lie du peuple. C'étoit à eux d'attaquer, & ordinairement ils remportoient la victoire. Les deux troupes consistoient en jeunes gens au-dessous de vingt ans, mais leur nombre alloit jusqu'à cinq à six cent. Leurs armes étoient des bâtons ; ceux distribués par Masaniello pouvoient bien avoir été plus gros qu'à l'ordinaire ; Savino, un frere

Carme, inſtruit de ſes deſſeins, lui avoit avancé la ſomme néceſſaire pour les fournir.

Les chefs exerçoient leurs troupes tous les dimanches pendant trois ſemaines. Déjà la ſeconde fois le parti de Maſaniello, en paſſant devant le palais du Viceroi, apperçut ce ſeigneur en grande compagnie ſur ſon balcon; ces effrénés eurent l'audace d'offrir à toute l'aſſemblée l'aſpect le plus ſale en lui tournant le dos, les pantalons baiſſés, & en pouſſant des hauts cris; il auroit été facile au duc d'Arcos de faire arrêter Maſaniello dans ce moment, mais il trouva plus ſage de rire de cette inſolence. Cependant le 7 Juillet arriva, & avec lui le troiſieme & dernier jour des exercices; Maſaniello & ſa troupe ſe trouverent ſur la place du marché, armés de bâtons; peut-être ne penſoit-il pas à exécuter ſes deſſeins ce jour-là, mais un haſard le ſervit merveilleuſement.

Non-ſeulement il entra moins de fruits dans la ville, mais l'édit du péage ayant

(par une négligence incroyable) laiſſé indécis, ſi c'étoit au vendeur ou à l'acheteur à payer les droits, il s'éleva à ce ſujet une diſpute entre un jardinier de Puzzuoli (1), venu pour vendre des figues, & un homme qui les avoit déjà marchandées. Ce bruit ſe répandit auſſi-tôt dans tout le marché; le peuple s'aſſembla en foule autour des diſſidens, & ce démêlé ne finiſſoit point. L'Eletto (2) arriva à la fin pour arranger l'affaire; il ſe nommoit *André Nauclerio*; foible & ſuſpect d'être du parti de la cour, il n'avoit pas ſu mériter l'eſtime & l'attachement du peuple. Pour le flatter, il prononça contre le vendeur. Les jardiniers s'en plaignirent hautement; il les menaça des galeres. Tout d'un coup, & vraiſemblablement c'étoit encore le beau-

(1) Quelques-uns diſent que c'étoit le mari de la ſœur de Maſaniello; dans ce cas, l'affaire étoit vraiſemblablement concertée.

(2) Eletto eſt à Naples un magiſtrat à-peu-près comme le lieutenant-général de police à Paris, & le lord-maire à Londres.

frere de Mafaniello, l'un d'entre eux s'écria: « Puifque je dois avoir apporté mes fruits » pour rien, j'aime mieux que le peuple de » Naples en profite, que ces chiens de » péagers, qui fucent le royaume jufqu'au » fang ». En même-tems il renverfa fon panier, & fes fruits furent difperfés.

Il s'éleva un bruit plus violent pour les ramaffer; foudain Mafaniello, qui jufques-là avoit gardé le filence, environné de fon parti, perce la foule & crie: *plus d'impôts! plus d'impôts!* A fa voix fe joignit la voix générale de toute la troupe. Le magiftrat Nauclerio voulut parler, mais Mafaniello lui lança quelques-uns des fruits difperfés; tous ceux qui le purent fuivirent cet exemple; la multitude tomba fur lui & fur les commis, ils fe fauverent avec peine, & Nauclerio en porta fes plaintes au Viceroi.

Celui-ci, déjà accoutumé aux troubles du peuple de Naples, crut qu'il en feroit de ce foulévement comme des autres, qui n'avoient été que des effer-

vefcences momentannées fans effet, & bientôt appaifées, & traita cette affaire comme une révolte de jeunes garçons. Mais il ne s'apperçut que trop tôt de fon erreur : à peine Mafaniello voit-il fuir les commis, qu'il faute fur une des tables les plus élevées du marché, la multitude fe preffe autour de lui, il crie à haute voix : « Prenez » courage & rendez grace à l'Etre fuprême, » l'heure de la liberté eft enfin arrivée; » malgré ces haillons, preuve de mon in- » digence, j'efpere, comme un fecond » Moyfe, de délivrer mon peuple de la fer- » vitude. Saint Pierre, un fimple pêcheur, » a fauvé Rome & le monde entier de l'ef- » clavage du démon ; un autre pêcheur » affranchira Naples de l'infupportable far- » deau d'impôts exorbitans, & ramenera » des tems plus heureux. En vain la mort » me menace. Que je fois traîné dans les » rues, ma tête empallée, mon corps ex- » pofé fur la roue, je mourrai content, » pourvu que je parvienne à la gloire inef- » fable de m'être facrifié pour le bonheur » & la profpérité de la patrie. »

Ce discours fit un effet surprenant. Pione, le chef des Alarbes, & son parti, s'unirent avec Masaniello. On brûla aussitôt les bureaux d'entrée au marché, avec les registres ; on se partagea dans les principales rues pour découvrir les autres, tous furent dévorés par la flamme, & personne n'osoit s'approprier la moindre chose. On appella les biens qui s'y trouvoient, *acquis au prix du sang des sujets.* La multitude s'accrut continuellement ; il y avoit plus de mille hommes, presque tous demi-nuds, armés de perches, mais d'une hardiesse qui alloit toujours croissant ; ils ne trouvoient aucune résistance. Ces audacieux briserent la porte d'un cachot, délivrerent les prisonniers ; & mettant un morceau de pain au bout de leurs perches, ils crierent : « Vive le Roi, mais périsse » l'infâme gouvernement ; » & s'avancerent en foule vers le palais du viceroi.

Une ferme résolution, un courage inébranlable auroient peut-être encore pu prévenir le malheur. Jusqu'ici il manquoit

un chef à ces féditieux ; leurs armes n'étoient encore propres qu'à infpirer une apparence de crainte, au lieu de faire redouter un combat formel. Si dans ce moment le Viceroi eût donné ordre à fes gardes, compofées de vieux guerriers allemands & efpagnols, de foldats habitués aux combats ; s'il leur eût ordonné d'avancer en ordre contre les féditieux, de s'oppofer à leurs efforts & de tirer fur eux, la mort de vingt ou trente perfonnes auroit difperfé toute la troupe. Mais fon courage l'abandonna dans l'inftant où les menaces & la force auroient été de la plus grande utilité. Il ordonna feulement à fon époufe de fe fauver dans le nouveau fort. Elle s'y réfugia auffi-tôt ; on leva le pont comme fi l'on eût craint un fiege. Lui-même chercha d'abord à fe cacher dans fon palais. Plus d'une fois il voulut tenter la fuite pour fe mettre en sûreté. Il fe montra à plufieurs reprifes à la fenêtre, fit figne au peuple de fe calmer, lui promit d'abolir l'impôt fur les fruits, & de diminuer les autres.

Mais tout fut en vain, la troupe enragée recommença sans cesse à crier : « Dieu conserve le Roi ! Périsse le mauvais gouvernement. » Plusieurs se précipiterent dans le palais même, & chercherent à enfoncer les portes de l'appartement du gouverneur, soigneusement fermées & barricadées. Ils briserent une croisée grillée d'un coup d'halebarde, qui eût blessé le Viceroi même, si un de ses amis ne l'eût retiré de la fenêtre.

Il se présenta enfin un médiateur. Un homme des plus distingués parmi la noblesse du royaume, Tiberio Caraffa, prince de Bisignano, maréchal de camp des armées de Naples, aimé du peuple à cause de sa douceur & de sa conduite irréprochable ; une partie des séditieux s'étoit adressée à lui, & avoit demandé sa médiation pour obtenir de nouveau les prérogatives accordées par Charles V. Après avoir hésité longtems, il monta enfin à cheval ; ce fut un aspect extraordinaire que de voir une multitude innombrable suivre un seul cavalier ;

les enfans même pafferent autour de lui, en criant fans ceffe : point d'impôts ! point d'impôts ! il les confola, & chercha à les détourner du palais du Viceroi. Mais ce fut en vain. Voyant avec effroi que la foule formoit déjà plus de cinquante mille hommes, il monta chez le Viceroi, qui lui donna plein pouvoir de traiter avec le peuple. Auffi-tôt il retourna vers la foule, & pour pouvoir lui parler plus tranquillement, lui ordonna de fe rendre à l'églife *del Carmine*. On le fuivit : c'étoit un fpectacle inoui. Ce vafte temple n'en put contenir qu'une petite partie. Le prince monta en chaire le crucifix à la main : fes paroles fembloient être les paroles de la fageffe même, & il leur promit encore une fois l'abolition des droits d'entrée fur les fruits.

Mais l'efprit de Mafaniello s'étoit déjà répandu par-tout ; d'une voix unanime la multitude demanda encore l'abolition des droits fur la farine. Le pouvoir du prince ne s'étendoit pas fi loin ; il leur dit, qu'il étoit obligé d'en parler au Viceroi. Le

peuple mécontent court fondre de nouveau ſur le palais. Le duc d'Arcos, à travers d'une croiſée, le voit arriver, & n'a pas le courage de ſe mettre à la tête de ſes gardes. On lui crie d'abolir tous les impôts ; il répond, qu'il ne peut les ſupprimer tous, mais qu'il les diminueroit. Le ton craintif de ſon refus rend les ſéditieux plus hardis ; ils pénétrent de nouveau dans le palais, le Duc ſe ſauve par un eſcalier dérobé, & court au nouveau fort. Il apprend que ſon épouſe a fait lever le pont. De-là il veut ſe rendre au château de Saint-Elmo, dans l'eſpoir de s'enfuir dans un carroſſe.

Il n'y fut pas ſitôt monté, que le peuple s'en apperçut ; à l'inſtant toute la troupe ſe jetta ſur la voiture, arracha le cocher du ſiege, coupa les rênes des chevaux ; quelques-uns ſauterent dans la voiture même ; & reprocherent à leur gouverneur, en l'outrageant, l'odieux fardeau des impôts, menaçant de le tuer à coups de coûteau s'il ne les aboliſſoit pas. Un d'eux (on

dit que ce fut *Pione*) le prit par la mouſtache, affront mortel pour un Eſpagnol; & fit voir quelques jours après les poils qu'il lui avoit arrachés; le Viceroi fut contraint de deſcendre. Cela parut les adoucir, pluſieurs d'entre le peuple lui baiſerent reſpectueuſement les mains : mais les cris tumultueux du grand nombre continuerent. Les nobles autour du Viceroi ne pouvoient ſe faire entendre; ils le prierent d'aller à l'égliſe de S. Louis, ſous prétexte d'y abolir les impôts. Mais le Duc s'aviſa tout-à-coup (& il n'auroit pas été un homme de cour s'il l'eût oublié) d'un moyen efficace, infaillible, l'or. Il avoit ſur lui quelques centaines de ducats, & les jetta au peuple. « Point de ducats, mais l'abolition des impôts »! cria-t-on; cependant les plus près de lui ſe baiſſerent pour les ramaſſer. Ses amis profiterent de ce moment, l'entraînerent & le menerent à l'égliſe de Saint Louis, ſans manteau, ſans épée, ſans chapeau & preſque ſans connoiſſance; la porte fut à l'inſtant fermée ſur lui;

Les temples ſont ſacrés chez les peuples catholiques. Mais ici la religion paroiſſoit ne pas l'emporter ſur les conſidérations & les apparences mondaines ; la troupe indomptée s'apprêta à briſer les portes de l'égliſe, elle ne ſe fia plus aux promeſſes que le Viceroi lui fit deux fois par la croiſée ; & ſans doute il y auroit eu des ſcenes tragiques, ſi dans le même inſtant l'archevêque de Naples, le cardinal Filomarino, n'étoit accouru : ce prélat, vénérable par ſon âge & ſa dignité, l'étoit encore plus par ſon irréprochable vertu, & l'amour que lui portoit le peuple. On ſavoit qu'il avoit déjà conſeillé au Viceroi de diminuer les impôts : il ſe plaça devant la porte du couvent, parla au peuple avec douceur, comme un bon pere à ſes enfans, & opéra plus que n'eût fait la force. Les cris de ceux qui étoient éloignés continuerent toujours, mais ceux qui pouvoient l'entendre reculerent par reſpect de quelques pas, & l'offre de la médiation de l'Archevêque fut acceptée.

Le

Le Cardinal fit dire au Viceroi, que ne pouvant l'aller voir & lui parler à lui-même, il croyoit qu'il étoit indifpenfable de céder au peuple, & lui confeilloit de faire rédiger un traité d'accommodement. Tout cela fut exécuté. Le Marquis de Torrecufo apporta les conventions. Le Cardinal les fit voir au peuple, difant: » Je tiens ici votre délivrance, » & s'offrit à les lire fur la place publique; des cris d'une allégreffe générale fe firent entendre; il monta dans fa voiture, & une innombrable multitude le fuivit. Mais cette joie, cette paix ne durerent pas long-tems. En lifant cet acte, nul en lui-même, on trouva qu'on ne faifoit que renouveller les anciennes promeffes, & que l'on diminueroit feulement de la moitié les impôts fur les fruits & la farine. Les chefs de la troupe crierent hautement, qu'on les trompoit. Leurs partifans réunirent auffi-tôt leurs voix formidables à ces cris, en difant qu'il falloit prendre les armes, & la fédition devint plus forte que jamais.

Le Cardinal, peut-être mécontent de la conduite du Viceroi, dirigea ses pas vers son palais ; mais voulant essayer encore un moyen, il offrit à Masaniello une pension annuelle de deux mille quatre cents scudis s'il vouloit appaiser le peuple ; dangereuse amorce pour un indigent dont les biens ne valoient pas dix scudis ! Mais il refusa avec fermeté & dit : « Rien au monde n'est ca-
» pable de m'exciter à tromper mes conci-
» toyens ; si le Viceroi accorde les justes
» demandes du peuple, & s'il est fidele à
» les maintenir, il ne trouvera point de
» sujets plus dociles ; mais si au con-
» traire, — » Ici il se tût. Le ton, la fermeté, la persuasion avec laquelle il déclama, lui gagnerent même l'estime du Cardinal Filomarino.

Cependant le Viceroi sut sagement profiter de l'instant favorable, persuadé que les propositions faites au peuple ne le satisferoient point. A peine vit-il ses formidables assiégeans éloignés de l'église, qu'il escalada péniblement le mur, par le moyen

d'une petite échelle, & se sauva par de dangereux détours au château de Saint-Elmo, d'où il passa vers le soir, avec une grande escorte, dans le nouveau Fort.

Les momens étoient précieux pour lui. Le peuple furieux de procédés contraires à son attente, & voyant son espoir trompé, étoit non-seulement retourné vers l'église, mais encore désarma les gardes du palais du Viceroi. Toutes les prisons dans la ville furent ouvertes, excepté celles où il n'y avoit que des assassins & des voleurs de grands chemins. La halle des farines fut mise en cendres avec la provision considérable qui s'y trouvoit. Ce fut le premier édifice que le feu dévora, & bientôt beaucoup d'autres éprouverent le même sort.

Il manquoit encore un véritable chef à ces séditieux. Le prince de Cacaffa s'étoit détaché d'eux en secret. Les princes Monte Mileto, Monte Sarhio & Satriono, qui s'étoient employés avec zele pour appaiser le commencement de la révolte, suivirent le même exemple. Déjà le Viceroi en avoit

été jaloux, le peuple les avoit ſalués comme leurs maîtres & leurs protecteurs. Il eſt incompréhenſible que de tant de nobles opprimés ſous le gouvernement de l'Eſpagne, & ſes ennemis ſecrets, il ne ſe trouvât perſonne qui eût le courage de ſe mettre à la tête du peuple, dans un moment où les forces manquoient à l'Eſpagne, dans un moment où tout paroiſſoit prendre une heureuſe fin; mais perſonne n'oſoit jetter les dez. C'eſt pourquoi le peuple offrit le commandement à celui dont l'eſprit hardi en avoit le premier conçu la penſée à Maſaniello. Il l'accepta, & dès le premier pas dans cette nouvelle carriere, il juſtifia la confiance du peuple.

Au ſon des trompettes, il donna ordre au peuple de ſe mettre ſous les armes, à l'approche de la nuit, où il y avoit le plus de danger à craindre; nomma ſes aides de camp. Le bandit *Perrone* & un certain *Julio Gennino*, un vieux prêtre expérimenté, qui déjà autrefois avoit été chef d'une bande du peuple, diſtribua des gardes

par-tout; fit ſonner le tocſin pour éprouver ſi l'on veilloit effectivement, viſita les maiſons pour y trouver des armes & de la poudre, ordonna ſous des peines terribles de ne faire violence à perſonne; & malgré le trouble général, les malheurs arrivés juſqu'alors étoient encore en très-petit nombre. Quelques-uns des chefs furent tués auprès de la tour de Lorenzo; & ce qui paroît ſurprenant, ils furent aſſommés ſans être vengés. Un marchand refuſa ſa poudre, & eut l'imprudence de renverſer un homme de la troupe avec un mortier; alors la fureur du peuple éclata, ils mirent le feu à ſa maiſon; la poudre qu'elle renfermoit fit ſauter en l'air avec pluſieurs autres du voiſinage, & cauſa la mort d'un grand nombre de perſonnes.

Les troubles n'étoient pas ſeulement dans la ville, le nouveau fort en étoit rempli. Le Viceroi aſſembla ſon conſeil; la perſpective qui lui reſtoit étoit ſans doute allarmante en tout ſens: environné d'un peuple effréné, décidé à tomber ſur lui à

la pointe du jour ; entouré d'une nobleſſe qui le haïſſoit ; éloigné de l'Eſpagne, qui ne pouvoit le ſecourir elle-même ; privés de confédérés, ſéparé des troupes diſperſées au loin ; rien en ſon pouvoir, que trois forts, incapables de ſoutenir un ſiege ; ſans garniſon, ſans vivres & ſans munitions. Lui-même déjà outragé, offenſé & menacé de plus grandes ignominies ; point de ſecours du dehors & encore moins de courage en lui-même ; il n'eſt plus étonnant qu'il rejettât le conſeil de quelques-uns de ſes compatriotes ; d'expoſer tout au hazard des armes ; il aima mieux recourir aux moyens d'une timide prudence.

Dans une ſituation auſſi pénible, il eut raiſon, ſans doute, de gagner le peuple par quelques diminutions ; auſſi fit-il encore cette nuit augmenter le poids du pain, & abolit les droits d'entrée ſur les fruits. Il eſt digne de louanges, d'avoir ordonné d'arroſer d'eau toute la poudre dans la ville, de crainte d'augmenter le danger ; d'avoir fait renforcer les gardes de la tour

de Saint-Lorenzo, & d'autres endroits dangereux ; d'avoir envoyé des exprès pour faire arriver ſon infanterie eſpagnole & allemande, & expédié des lettres de ſupplications à Rome & à Madrid, pour obtenir de prompts ſecours. Mais on ne peut s'empêcher de déteſter ſa politique eſpagnole, quand on le voit fonder ſon plus grand eſpoir ſur des négociations trompeuſes, ſur la diſcorde entre la nobleſſe & le peuple, ſur la défiance des grands entr'eux ; & cependant ils lui étoient encore tous fidelement attachés.

Pour effectuer ce projet, rien ne lui parut plus favorable que de députer à la foule le duc de Matalone, retenu priſonnier alors, & l'Archevêque, pour traiter avec elle. Autant ce prélat étoit aimé du peuple, autant étoit-il déteſté de la nobleſſe à cauſe de ſa baſſe origine, & plus haï encore de la famille du duc de Matalone : le frere de ce duc, dans une diſpute, lui avoit même un jour donné un coup de pied.

Pour exécuter ce projet insidieux, le duc d'Arcos ordonna de chercher le prince de Matalone dans sa prison, & de l'amener auprès de lui; il s'excusa du soupçon qu'il avoit eu contre sa personne, l'assura de son estime, le pria d'employer son autorité sur le peuple pour le bien de l'Espagne, & lui accorda son élargissement. Celui-ci s'en retourna content dans son palais, ignorant que dans la même minute le Viceroi écrivoit à son ennemi mortel, lui avouoit son peu de confiance en la noblesse, & sur-tout en Matalone, & prioit le Prélat de faire tout son possible pour ramener le peuple à son devoir, & lui inspirer la défiance contre les grands. Ses mesures ne lui réussirent que trop bien, du moins pendant un moment. Ainsi se passa l'une des nuits les plus effroyables qui jamais ait enveloppé la ville de Naples de ses ténebres. On resta sous les armes des deux côtés.

Le jour qui la suivit ne devoit pas être moins formidable. Aux premiers rayons du soleil, les tambours & les trompettes

retentirent de toutes parts : les gens de la campagne, armés de perches & de faulx, se précipiterent en foule dans la ville; les femmes s'armerent ; & jusqu'aux enfans incapables d'en porter, imiterent leurs parens, du moins en apparence; les travaux cesserent, les boutiques furent fermées, il fut ordonné à tous les habitans de prendre les armes. Le jour avant, les ecclésiastiques avoient déjà fait une procession, on les avoit fait retourner honteusement dans leurs couvens. On crioit: « Il » falloit faire des processions lorsqu'on » imposa le jardinage; mais les droits ne » vous touchent point, le peuple seul en » est ruiné. » Cependant l'Archevêque en ordonna une nouvelle ce jour là, & fit exposer le sang de Saint Janvier, ce qui n'a lieu que dans les plus grandes calamités.

Ces mesures furent infructueuses : ce n'étoit plus une bande de petits garçons armés de bâtons, suivant chaque cavalier à grands cris, lui jettant des fruits; c'étoit

une troupe de plus de cent mille perſonnes; ils n'avoient à leur tête qu'un homme couvert de haillons, mais cet homme étoit généralement aimé, reconnu de l'aveu de tous pour le premier moteur de cette grande révolte, & regardé par-là même comme un ange envoyé du ciel. Dans ce moment, il apprit que cinq cents allemands étoient en marche, & venoient de Pozzuolo pour ſervir de renfort au Viceroi, il envoya ſur le champ un détachement de ſon parti contre eux, & bientôt les ſiens revinrent triomphans; un grand nombre d'allemands reſta ſur le champ de bataille, la plupart ſe rendirent à diſcrétion, on les ménagea, ils n'étoient pas eſpagnols; & bientôt après, quelques compagnies italiennes ſubirent en tous points le même ſort.

Ce moment offrit un ſpectacle dont on n'a point d'exemple. La nuit précédente, Maſaniello avoit tenu un conſeil avec ſes principaux adjoints: il y fut réſolu non-ſeulement d'abolir les impôts, d'en effacer

le ſouvenir, & d'exterminer de la terre les édifices publics des péages; mais encore, pour donner un exemple à la poſtérité, de ſe venger ſur les maiſons & les biens de ceux qui s'étoient élevés & enrichis par l'oppreſſion de leurs compatriotes; on délivra pour cet effet au peuple une liſte de plus de ſoixante palais. On peut aiſément s'imaginer la joie avec laquelle il donna ſon conſentement à cette deſtruction, & marcha au premier ſignal pour exécuter ces noirs projets. Ceci n'étoit pas encore extraordinaire; mais l'ordre avec lequel cela ſe paſſa, le déſintéreſſement d'une troupe d'indigens privés des premieres néceſſités de la vie, en détruiſant des tréſors immenſes, ſont ſans doute des choſes uniques. On commença par les maiſons des directeurs & des fermiers: meubles, tapiſſeries, tableaux, coffres pleins de bijoux, ſacs pleins de monnoies d'or, livres, papiers & proviſions de bouches, tout fut porté ſur un bucher & brûlé; on étrangla leurs chevaux & on les jetta au feu; & lorſque

tout fut réduit en cendres, on incendia les maiſons mêmes. Il eſt incompréhenſible que Naples entiere n'ait pas été conſumée par les flammes; & ce qui eſt encore plus ſurprenant, c'eſt la diſcipline qui y fut obſervée, ſuivant le témoignage unanime de pluſieurs hiſtoriens.

A voir l'ordre qui y régnoit, on eut dit que c'étoit moins un peuple effréné qui aſſouviſſoit ſa vengeance, qu'un juge ſévere & de ſang froid qui rend la juſtice. Un malheureux, pour avoir dérobé un tapis, fut maſſacré dans le moment; un autre qui avoit volé un fromage, reçut cinquante coups de canne. Deux autres qui s'étoient appropriés un vaſe d'argent & un tableau, furent pendus ſur la place publique. On puniſſoit même des ſignes d'une compaſſion déplacée à l'égard des coupables. Un bourgeois diſtingué, voyant brûler le palais du duc de Caivano, dit: « Quel malheur! une ſi belle maiſon! » Ce furent les ſeuls mots qui lui échapperent, & il fut obligé de prendre la fuite

pour ſauver ſa vie; les cris, « qui eſt-ce » qui dit cela ? jettez le traître au feu » éclaterent de tous côtés.

Pluſieurs des riches condamnés au pillage & au feu, avoient tranſporté leurs effets les plus précieux dans les couvents, mais on les força de tout rendre. Rien ne fut ménagé, que les tableaux des ſaints & les portraits de Charles V ou de Philippe IV; les premiers furent envoyés dans les égliſes, les derniers expoſés aux coins des rues, ſous des dais richement décorés. Aucun des poſſeſſeurs malheureux des édifices incendiés ne périt; ils ſe ſauverent tous par la fuite, le peuple ne les pourſuivit point, Maſaniello ne l'avoit point ordonné. Ces incendies durerent trois jours (1). Il feroit ennuyeux de les décrire ſéparément. Sui-

(1) Beaucoup d'écrivains diſent pendant ſept jours. Je crois qu'ils ſe trompent. Déjà la quatrieme nuit, l'Archevêque obtint la grace des autres édifices déſignés, parmi leſquels ſe trouvoit le palais de ſon ennemi mortel le duc de Matalone; cependant il fut détruit à la fin.

vant Giraffi, qui les a le plus exactement rapportés, on compte vingt-quatre édifices de brûlés; les autres trente-fix à qui l'on préparoit le même fort, furent fauvés par l'interceffion du cardinal de Filomarino.

Mais tandis que les flammes s'élevoient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il fe paffa encore divers événemens d'une grande importance. Le duc de Matalone, conformément à fa promeffe, parut fur la place du marché; il préfenta fa médiation au peuple, dont autrefois il avoit été l'idole. Des avertiffemens fecrets émanés, du Viceroi même, l'avoient déjà prévenu que fon deffein n'étoit que de tromper le peuple: néanmoins Mafaniello accepta fa médiation, & lui répondit: « Le peuple, tou-
» jours fidele, ne demande que l'abolition
» des impôts introduits depuis Charles V,
» & le document de ce Monarque, par
» lequel il a déterminé qu'il n'en fera plus
» établis fans le confentement du Saint-
» Siege; & qu'en cas de contravention, il

» ſera libre au peuple de prendre les armes,
» ſans avoir à craindre le reproche de
» ſédition. »

C'étoit viſiblement Gennino qui parloit par la bouche de Maſaniello. Il avoit déjà été une fois *Eletto* du peuple, & connoiſſoit ſes prérogatives. Matalone promit de rapporter au Viceroi la demande du peuple, & ſe rendit ſur le champ au nouveau Fort. Il fut bientôt de retour, & apporta un acte dreſſé par le Gouverneur & le Conſeil d'Etat, qui abolit les impôts introduits depuis Charles V, & aſſura les prérogatives accordées à la nation. Mais à peine eût-il commencé à lire cet acte, que le peuple fit éclater ſes murmures, & demanda d'un commun accord l'original de Charles V. En vain le Duc aſſura qu'il ne ſe trouvoit pas; en vain ſoutint-il que cet acte remplaçoit parfaitement l'original, il fut obligé de retourner au château, & le peuple commença à ſe défier de lui.

Alors le Duc d'Arcos haſarda un nouvel artifice, dont il devoit prévoir l'iſſue, &

dont il ſera toujours incompréhenſible que Matalone ait pû ſe charger. Soit qu'effectivement il n'eût pas encore pu trouver l'original de Charles V, ou qu'il ne voulut pas le laiſſer entre ſes mains, il fit forger un nouveau document, & députa le Duc au peuple pour le lui remettre. Peut-être eſt-ce une exagération, quand quelques hiſtoriens aſſurent, que le Viceroi même avoit fait donner avis de cette groſſiere tromperie au peuple par des eſpions ſecrets; mais Genuino & les autres conſeillers de Maſaniello découvrirent ſur le champ cette fraude, & crierent hautement à la trahiſon ! Le peuple tomba avec une rage incroyable ſur le Duc de Matalone, autrefois ſon favori, l'arracha du cheval, l'accabla d'injures & de coups de poing, & l'auroit même tué, ſi Perrone, qui autrefois, en qualité de bandit gagé, avoit reçu beaucoup de bienfaits du Duc, ne s'y étoit oppoſé, & n'avoit prié le peuple de ne point ſouiller ſes mains dans le ſang, mais de faire plutôt le procès au criminel dans

les

les formes uſitées. Cette propoſition, & peut-être encore plus l'eſtime que le peuple avoit pour Perrone, ſauverent la vie au Duc; on le chargea de fers, & il fut livré à la garde de ſon interceſſeur, qui le fit tranſporter dans le couvent *del Carmine.*

Un effroi général s'empara de la Nobleſſe à la nouvelle du traitement fait au Duc de Matalone; il étoit ſans exemple dans l'hiſtoire de Naples. Perſonne ne paroiſſoit être plus ſurpris que le Duc d'Arcos, & perſonne ne s'en réjouiſſoit davantage dans le ſecret de ſon cœur. Le Duc de Rocella, ami de Matalone, prince doux & d'un caractere digne de l'affection qu'on lui portoit, céda aux inſtances inſidieuſes du Viceroi, & ſe laiſſa engager à traiter avec les ſéditieux, pour l'élargiſſement de Matalone, & leur offrir de rechef une copie de la Lettre Patente de Charles V. Auſſi ne ſauva-t-il ſa vie qu'avec beaucoup de peine, & la rupture entre le peuple & la nobleſſe devint plus dangereuſe. On commençoit à accuſer hautement les nobles, à les traiter

de traîtres, de complices du Viceroi pour ruiner le pays & mettre le peuple dans les fers de l'esclavage. Les nobles, craignant une fureur que rien ne pouvoit plus calmer, furent contraints de s'unir plus étroitement avec le Gouverneur, qu'ils ne l'avoient d'abord voulu. Le Duc d'Arcos espéroit qu'une révolte, sans un chef capable, ne se soutiendroit pas long-tems. Il regarda toujours Masaniello comme un Poissonnier ordinaire; mais celui-ci fit tout pour le convaincre de son erreur.

Il fit donner un second ordre aux marchands & ouvriers de s'armer; ordonna une nouvelle visite pour des munitions de guerre, & cette recherche lui réussit mieux que la premiere : il découvrit dix-neuf canons qui avoient été engagés chez un marchand, il en rassembla encore plusieurs autres qui se trouvoient dans les vaisseaux du port, qu'il menaça d'incendier. Chez un seul Gênois il trouva quatre mille mousquetons, & les distribua aux plus forts de ceux qui jusqu'ici avoient été sans armes. Il fit exer-

cer ſes troupes, anima tout par ſa préſence, nomma des commandans ſubalternes & des capitaines pour gouverner les ottines ou les huit tribus de la ville. Chaque parole de ſa bouche étoit un ordre ſacré; ſon autorité s'accrut d'heure en heure, & la multitude des ſéditieux devint d'un moment à l'autre ſemblable à une armée bien gouvernée.

Mais pendant que Maſaniello exécutoit tout ce qui dépendoit de lui, & même plus qu'on ne pouvoit attendre de ſa part, l'intérêt & l'amour-propre commencerent déjà à développer leurs intrigues dans un de ſes confidens intimes. La ſurveillance ſur le Duc de Matalone, arrêté, avoit été confiée à Perrone; Maſaniello ſe repoſa entierement ſur lui, comme ſur ſon premier conjuré, mais il étoit indigne de cette confiance: ſon ame vile avoit projetté pendant cette révolte des plans oppoſés à ceux de ſon confédéré, plein de droiture & d'eſprit; verſer du ſang, employer la fourberie étoient ſes plus cheres occupations;

l'opulence & la ſouveraineté, le but auquel il aſpiroit. Maſaniello lui étoit un obſtacle dans ces deux deſſeins, auſſi lui avoit-il voué une haine plus implacable qu'à tous les Vicerois. Qu'un bandit ne balance pas long-tems à attenter à la vie de celui qui le gêne dans ſes projets, c'eſt ce qui n'eſt point ſurprenant. Perrone ne délivra le Duc de Matalone des mains du peuple, que dans l'eſpoir d'être élevé, par un priſonnier auſſi diſtingué, à la place de Maſaniello. Il ſembloit n'avoir pas manqué ſon but. Dans la tranquillité & dans les ténebres du cachot, le Duc de Matalone ouvrit les yeux ſur la méchanceté du Viceroi, lui jura une vengeance amere, & ne voulut cependant pas s'unir avec un homme de la lie du peuple, qui l'avoit oſé traiter ſi ignominieuſement. Il les haïſſoit tous deux également, le Duc & Maſaniello. Dans cette ſituation, il eut recours à Perrone; la promeſſe de douze mille ſequins gagna facilement un ſcélérat, qui ne méditoit que de nouveaux troubles.

On jura la mort de Maſaniello ; on projetta un plan terrible ; nous en parlerons plus bas ; & pour le mettre en exécution , Perrone accorda la liberté au Duc de Matalone ; il ſe ſauva dans une felouque. Dans le même tems, le Duc d'Arcos eſſaya de gagner Gennino, le premier conſeiller de Maſaniello ; il avoit atteint l'âge de quatre-vingt ans, & ne put réſiſter aux amorces du métal corrupteur. Celui qui auroit dû être le plus ferme appui de ſon ami, en devint bientôt le plus grand ennemi ; mais l'ame innocente de Maſaniello n'avoit pas le moindre ſoupçon de ces noirceurs. Déjà le troiſieme jour de cette révolte venoit de paroître ; il ne fut pas moins fertile en événemens extraordinaires que les précédens.

Le mécontentement du peuple s'accrut à chaque inſtant. Le Viceroi ne lui avoit pas encore accordé une réponſe ſatisfaiſante au ſujet du privilége de Charles V. La tour de Saint-Laurent étoit regardée comme un des poſtes les plus importans ;

ſa groſſe cloche pouvoit ſervir à ſonner l'alarme, elle dominoit ſur tout le marché, & l'eſſentiel étoit la proviſion de munitions de guerre dans la tour même. En vain les ſéditieux avoient tenté à pluſieurs repriſes de ſe rendre maîtres de cet endroit; maintenant l'inſtant favorable étoit arrivé. Maſaniello fit une attaque plus ſérieuſe, & réuſſit. Il étoit impoſſible que ſoixante Eſpagnols puſſent s'oppoſer à dix mille Napolitains, qui n'étoient plus une troupe aveuglée & ſans armes, mais redoutable par ſon canon, ſes fuſils & ſes retranchemens. Maſaniello conduiſit l'attaque avec prudence; ce ſiege ne dura que trois heures, & l'on capitula quand on vit le peuple s'apprêter à un aſſaut général. Le butin fut très-conſidérable pour Maſaniello; il trouva tant de munitions, qu'il put armer de nouveau quelques milliers de ces factieux. Il s'empara de ſeize canons, les diſtribua dans les poſtes les plus importans, & fit dreſſer des batteries contre le fort. Il donna ordre de ſonner longtems pour aſſembler le

peuple ; bientôt à ce ſignal il ſe préſenta plus de monde qu'il ne pouvoit employer. Les gens de la campagne des environs arriverent en foule. (1) On les fit paſſer en revue, & on les renvoya, avec ordre de bien garder les avenues de la ville.

On vit encore une ſcene qui n'eſt pas tout-à-fait inouie dans les ſéditions, mais toujours aſſez rare : les femmes s'imaginant ſans doute que leurs maris ne feroient peut-être pas aſſez forts dans cette criſe, ou que le repos ne convenoit plus à leur ſexe dans des temps de trouble, ſe réunirent ; & l'on vit marcher un régiment de nouvelles Amazones. Une des plus belles & des plus conſidérées des dames de Naples commandoit en chef ; l'ornement de ſa tête étoit les armes d'Eſpagne, avec cette inſcription : « Vive à jamais & le Roi &

(1) Ordinairement ils étoient accompagnés d'une foule de femmes, elles portoient des choſes combuſtibles pour incendier la ville en cas de beſoin. Circonſtance très-caractériſtique : plus un ennemi eſt foible, plus ſa vengeance eſt ſans bornes.

» le Peuple fidele de Naples ». Sa main droite étoit armée d'une épée, & la gauche d'un poignard. Elle fut ſuivie d'une grande multitude de femmes pourvues de différentes armes.

Cette nouvelle milice, malgré ſon aſpect guerrier, n'auroit cependant pas beaucoup inquiété le Viceroi, s'il n'avoit eu des nouvelles plus menaçantes: diverſes troupes de renfort avoient dû arriver de Torre del Greco & de Capua; chaque détachement devoit être compoſé environ de cinq cens hommes, en grande partie allemands; mais Maſaniello l'avoit appris de bonne heure, & envoya des forces plus conſidérables contre eux. Les Napolitains, après un combat de peu de durée, étoient reſtés vainqueurs. Les étrangers, vaincus & entoures, avoient mis bas les armes; on les ramena en triomphe dans la ville, & Maſaniello les fit ſervir dans ſes troupes. La douceur avec laquelle on les traita, rendit ce changement de chef agréable à des troupes ſoudoyées. « Vive le peuple de

» Naples, » s'écrioient les allemands, en faiſant couler à grands flots le nectar de l'Italie. Un autre ennemi fut encore plus terrible au Viceroi. Les vivres commençoient à manquer, les rébelles ne laiſſerent rien entrer dans le fort; une felouque envoyée pour fournir à ſes beſoins, tomba entre leurs mains; ſes meſſagers mêmes furent arrêtés, & le fort bloqué de plus en plus.

Ces déſaſtres divers lui firent enfin écouter les repréſentations de l'Archevêque. Le Document de Charles V, ſi long-tems cherché en vain, (ſoit en effet ou en apparence) ſe trouva, & le Viceroi propoſa à l'Archevêque de renouveller les négociations avec le peuple, lui remit l'original (1) & dreſſa une garantie formelle

(1) Les hiſtoriens de cette révolte ne ſont pas d'accord ſur ce ſujet; j'y ai beaucoup réfléchi, ſans cependant avoir pû parvenir à une certitude abſolue. Quelques-uns prétendent: « Que le Viceroi n'avoit jamais » délivré le Document de Charles V; que le Prince de » Maſſa, malgré ſes ſoigneuſes recherches, n'avoit ja- » mais pû le trouver; que le Duc ſollicita le peuple de

de ſon inviolable obſervation pour l'avenir. Plein de joie, le Cardinal ſe transporta dans l'aſſemblée de la multitude, déclara à haute voix & à pluſieurs repriſes, qu'il apportoit enfin ce que Naples avoit tant deſiré, & demanda quel étoit le député du peuple avec lequel il avoit à traiter. On lui nomma unanimement Maſaniello. Il ſe préſenta, & complimenta le Prélat avec

---

» dreſſer un mémoire des conditions qu'il trouveroit » avantageuſes, qu'il promit de les accorder, & même » de les faire confirmer par l'autorité royale. Les chefs » de la ſédition, ajoûtent-ils, s'y ſont refuſés long-tems; » mais excités par l'Archevêque, ils l'ont enfin accepté. » D'autres écrivains au contraire aſſurent: « que l'original » s'étoit trouvé; ils en parlent à tout moment avec la » plus grande conviction; & ce ſont les hiſtoriens qui » pouvoient le mieux connoître la vérité; c'eſt-à-dire, » des Italiens. Giannone, Girraffi, Siri, Gazotti, Li- » panara Tonaſi de Santo, malgré leurs diverſes façons » de penſer, ſont d'accord ſur ce point. Leurs adver- » ſaires, d'ailleurs, ne ſont que des françois,—c'eſt-à- » dire, les auteurs les moins dignes de foi en affaires » étrangeres. Mademoiſelle de Luſſan n'écrit ſouvent » qu'un roman; & le comte de Modene paroît ne ſuivre » que ſes paſſions. Ainſi j'étois déjà pleinement convaincu » de l'opinion que j'avance dans le texte, lorſqu'un doute

respect. Pour terminer cette affaire avec plus de tranquillité, l'Archevêque demanda qu'on voulût le suivre dans l'église del Carmine. On y fut; mais cette église, quoique considérablement vaste, ne pouvoit contenir qu'une petite partie de cette innombrable multitude.

Au moment où l'on commença à lire les priviléges, on entendit murmurer le peuple, que ce n'étoit pas là l'original, mais

---

» d'importance se présenta à mon esprit. Le traité de » pacification, ou l'accord entre le peuple & le gouver- » nement, (que je joins pour cette cause à la fin de ce » petit ouvrage) parle toujours d'un original encore à » trouver; cela seroit-il possible, s'il n'y avoit point eu » de doute sur ce document? Et de l'autre côté, les » témoins oculaires le raconteroient-ils sans être fondés? » Ne comprendroient-ils pas la disposition d'un docu » ment qu'ils nous livrent eux-mêmes? Qui m'éclaircira » ce doute? Ce seroit peut-être là un moyen de conci- » liation de dire, que malgré les assurances sacrées du » Viceroi, malgré la foi ajoûtée par Genuino à la vérité » du document, le peuple ait toujours gardé quelque peu » de défiance, qu'il l'ait toujours encore regardé comme » une copie vidimée, & que par-là le Comte de Modene » & d'autres historiographes Espagnols & François ayent » été induits à cette différence. »

une nouvelle falſification, & quelques-uns commençoient à crier tout haut: « Ainſi » votre Eminence veut auſſi nous trom- » per? » Le Cardinal, qui ne comprit pas tout-à-fait le ſens de ces cris, en demanda l'éclairciſſement à Maſaniello : celui-ci lui repliqua : « Le peuple craint que ce ne ſoit » pas le véritable original. Mais je penſe » autrement, auſſi veux-je les en convain- » cre; je donnerai ma vie pour garant de » la probité de votre Eminence. » L'Archevêque le remercia de ſa confiance, affirma l'authenticité du Document, & offrit de le faire examiner par un homme intelligent que le peuple choiſiroit lui-même. Devenu défiant après tant de fourberies, le peuple accepta cette propoſition; & Genuino, déjà connu par ſon érudition, fut nommé vérificateur de ces priviléges. Il accepta le choix; mais dans la même heure il rendit un autre ſervice très préjudiciable à ſon parti; ſans doute il avoit été gagné par l'or d'Eſpagne.

On différa la vérification de ce privilége,

& l'on proposa de s'occuper tout de suite des conditions essentielles à insérer dans le traité. Des hommes éclairés conseillerent : que le peuple devoit se réserver, comme un article préliminaire, la reddition du fort Saint-Elme ; l'avantage de cette proposition, par laquelle le pouvoir législatif auroit été entierement dans les mains du peuple, étoit trop évident, pour que Masaniello n'eût pas dû y adhérer aussi-tôt. L'embarras du Viceroi étoit trop grand, la procuration de l'Archevêque trop peu bornée pour que la chose n'eût pas pû être obtenue ; mais Genuino, d'un air pensif, secoua sa tête blanchie par les ans, & dit : « Le peuple » fidele de Naples, autorisé même par » Charles V, a pu prendre les armes pour » défendre sa liberté, il n'y a pas là la » moindre lueur de révolte. Lorsqu'en » 1747 on s'est opposé de la même maniere à l'établissement de l'Inquisition, les Ca- » nonistes les plus éclairés ont soutenu la » cause du peuple ; mais exiger des do- » maines royaux, prétendre à des forte-

» reſſes, cela n'a jamais été permis ; c'eſt
» attaquer les prérogatives ſouveraines,
» c'eſt une ſédition manifeſte. »

Voici un trait qui jette une clarté avantageuſe ſur le caractere de Maſaniello, & qui juſtifie entierement la pureté de ſes intentions. Il haïſſoit certainement le Viceroi de tout ſon cœur, cherchoit l'intérêt du peuple de toute ſon ame; & cependant à peine eut-il entendu le mot de ſédition, qu'il déclara d'un ton changé : « Que cette
» condition ſoit anéantie ! j'aime mieux
» mourir, que de faire quelque choſe par
» où je méritaſſe le nom de ſéditieux ».═ Faut-il des preuves plus fortes, que Maſaniello ne s'étoit pas ſoulevé contre ſon monarque, mais ſeulement contre ſes miniſtres ? Que cet homme extraordinaire, en enfermant le Viceroi même, en renverſant les troupes d'Eſpagne, en ſe comportant en ſouverain dans Naples, & en livrant les biens des riches (devenus opulents par la ſueur & le ſang d'autrui) au feu & au pillage, ſe croyoit un très-fidele

ſujet. Il ne nomma jamais le Roi ſans découvrir ſa tête; & lorſqu'un Juriſconſulte lui donna le conſeil d'implorer le ſecours de la France, il repliqua: « S'il vous échappe » encore une propoſition pareille, il vous » en coûtera la tête. »

Ce ſeul mot de ſédition ſauva heureuſement le Viceroi du plus grand danger; un moment après, ce même mot alloit le plonger dans le malheur le plus affreux. L'Archevêque lut la déclaration donnée par le Duc d'Arcos; il s'y trouva ce paſſage: —— « Son Excellence ne promet pas » ſeulement au peuple de Naples l'abolition » de tous les impôts & une amniſtie générale, mais il veut encore y faire joindre » l'agrément du Roi, & oublier tout ce » qui s'eſt paſſé durant cette révolte. » A ces mots le peuple ſe livra à une fureur inexprimable. « Nous ne ſommes point des » rebelles, nous ne l'avons jamais été; » nous voulons vivre & mourir en fideles » ſujets du Roi; nous ne demandons que » le renouvellement & le maintien de nos

» anciens priviléges. » Les mêmes cris retentirent de tout côté, on ne voulut plus rien entendre de cet accommodement. On y trouva des obſtacles à l'infini; qu'il n'y étoit queſtion que de la ville & non de tout le royaume de Naples; qu'on avoit paſſé entierement la clauſe demandée par le peuple; (le conſentement du Pape) en un mot, l'acte fut déclaré perfide & nul.

L'Archevêque ne s'étoit pas attendu à cet orage. Il eſſaya en vain de le calmer; on tint ferme de ne point quitter les armes, juſqu'à ce que l'on fût pleinement ſatisfait. L'Archevêque ne vit point d'autre moyen, que de députer un Capucin & quatre gentilshommes au Viceroi pour lui rapporter la choſe, & le ſupplier d'accorder toutes les demandes au peuple, pour préſerver la ville du plus grand danger. Le Cardinal reſta à l'égliſe del Carmine; & ſes repréſentations firent beaucoup d'effet ſur Maſaniello: c'eſt à lui ſeul, & nous l'avons déjà remarqué, que trente-ſix particuliers furent redevables de la conſervation de

leurs maisons destinées aux flammes, ou du moins que l'on différât leur sort, jusqu'à ce qu'on eût obtenu une pleine certitude au sujet du véritable document, & la réponse du nouveau fort.

Le Cardinal n'emporta pas seul des avantages de cette conférence, Masaniello y gagna beaucoup ; il témoigna le plus profond respect à ce prélat, & ne lui parla presque qu'à genoux. Mais ce qui étonna surtout le Cardinal, fut la capacité qu'il trouva dans un homme d'une si basse naissance & si mal vêtu ; aussi confessa-t-il publiquement l'estime sincere qu'il avoit pour ses connoissances, sa fermeté & sa façon de penser. On s'imagine aisément quel dût être l'effet de cette déclaration, dans l'assemblée que Masaniello convoqua vers le soir sur la place du marché ; tout le peuple lui jura, comme à son chef, une fidélité & une soumission inviolable ; il accepta formellement le titre de chef du peuple, mais il ne quitta pas le costume de Poissonnier, & administra la justice au civil & au criminel.

Deux chofes différentes rendirent cette affemblée du peuple remarquable : une faute, & un enthoufiafme prefque incompréhenfible de notre héros. La faute fut de propofer au peuple un nouvel *Eletto*, dans la perfonne de *Ciccio Arpaya* : c'étoit le fruit des infidieufes infinuations de Genuino. Arpaya, longtems fon ami & fon confident, avoit récemment pris part avec lui à une émeute, où il fut arrêté, & envoyé pour quelques années aux galeres d'Efpagne ; punition que fon ame noire avoit bien méritée. Mafaniello ne le connoiffoit point, & le peuple s'en remit aveuglément à lui.

Le difcours même de Mafaniello fut plus furprenant encore. « J'efpere, dit-il, que » bientôt tout prendra une heureufe fin, & » que la paix & la liberté feront rétablies. » Ce que je fais eft pour le bien de cette » ville & de ma patrie. Mais je fais très-» bien auffi que je travaille pour des ingrats. » Quand toutes vos demandes feront rem-» plies, il ne fe paffera pas trois jours que

» je ne ſois la victime d'un aſſaſſinat ; mon » corps ſera traîné par les rues de Naples, » comme le corps d'un criminel. Penſez-y, » je vous l'ai prédit ! » A ces mots, le peuple lui répondit à grands cris, & promit de vivre & de mourir avec lui. Ce même peuple qui après, ... Mais gardons-nous d'anticiper ſur les faits. Déjà un orage terrible ſe raſſembla ſur la tête de Maſaniello plutôt qu'il ne l'avoit cru.

Le plan du Duc de Matalone (dont nous avons parlé à l'occaſion de ſa fuite) étoit près d'être exécuté ; & ſi les Ecrivains Italiens ſont vrais, il étoit aſſez cruel pour glacer d'effroi l'humanité. Dans ce tems-là, le Royaume de Naples fourmilloit, à la honte du gouvernement, d'une multitude de bandits. Il eſt poſſible que dans nos contrées, on ſe les repréſente encore plus dangereux qu'ils ne le ſont ; mais en ne ſuivant que la vérité, leur portrait ne peut être que déſavantageux. Ils vivent de rapines en tems de paix, ſont une eſpece de voleurs de grands chemins, toujours armés,

ſervant d'aſſaſſins à prix d'argent; aujourd'hui ils ſervent de gardes à celui qui les a loués pour ſa sûreté; demain ils l'attaquent ſi leur location eſt expirée; vaillants juſqu'à la frénéſie, ſouvent eſclaves de leur parole, & encore plus de leur intérêt, ils colorent d'un air de bravoure juſqu'à leur cruauté; cependant ce n'eſt jamais qu'une fauſſe bravoure. Bannis des villes, ils habitent communément dans les forêts; les égliſes & les couvents leur ſervent d'aſyle. La nobleſſe trouve en eux une troupe de volontaires ſoudoyés, & les Vicerois de Naples mêmes les ont malheureuſement pluſieurs fois employés.

Le Duc de Matalone eut recours à ces bandits; & dans quelques heures de tems il en engagea plus de deux cents; tant leur nombre étoit grand. Son alliance ſecrette avec Perrone lui fit ſaiſir le moment le plus favorable de les faire paroître; l'aſſaſſinat de Maſaniello devoit être leur premier coup. Après cela, Don Joſeph Caraffa, frere de Matalone, devoit ſe mettre à leur

tête, occuper la place de Masaniello autant qu'il lui feroit possible, & employer contre ses véritables partisans le fer & la flamme. Le soir, lorsque la plus grande partie du peuple seroit assemblée au marché, une mine de cent cinquante quintaux de poudre devoit faire sauter ce même marché, & véritablement près de cent mille personnes. Ces derniers projets sont sans doute ou controuvés, ou exagérés : une mine de cent cinquante quintaux de poudre dans un marché qui fourmilloit de monde en tout tems, paroîtroit un peu hardie, même dans un conte de fées ; la mort subite des chefs rend la chose totalement obscure. Matalone, il est vrai, vouloit se venger à la fois du Viceroi & de Masaniello ; il lui falloit sacrifier ce dernier pour élever Joseph au rang de chef du peuple, jusqu'à ce que Matalone occupât lui-même cette place. Il semble que l'on ait fait part d'une partie de ce plan au Viceroi même, & qu'il l'ait hautement approuvé, vraisemblablement pour augmenter la désunion du peuple. Il

devoit d'ailleurs lui paroître bien plus dangereux, d'avoir un Caraffa, au lieu d'un Masaniello pour adversaire. Tout paroissoit respirer la paix dans la ville. Masaniello avoit fait le dénombrement de ceux de son parti, & cela avec un ordre étonnant, même dans un tems de tranquillité parfaite. Le nombre de ses troupes se montoit à cent quatorze mille hommes armés, sans compter les moines, les campagnards, & les riches & nombreux citoyens partisans de la multitude. Pendant cette revue, arriva la réponse du Viceroi : il envoya une seconde ratification des priviléges délivrés le jour précédent, & déclarés authentiques par Genuino, fit publier une amnistie générale, (1) & promit, l'accord ayant été

---

(1) Voici cette piece intéressante.

Philippe, par la grace de Dieu, &c, &c. Don Roderico, Ponce de Leon, Duc d'Arcos, &c. Nous promettons par cette lettre de franchise perpétuelle au fidele peuple de Naples, d'abolir & d'anéantir dès ce moment tous les péages & impôts introduits dans cette ville & dans ce royaume, depuis Charles V de glorieuse mémoire. Nous promettons aussi un pardon général pour

ponctuellement couché par écrit, d'aller vers le ſoir en grande pompe, accompagné de toute la nobleſſe, à l'égliſe del Carmine, pour y lire cet acte, & y faire chanter le *Te Deum*.

Le Cardinal communiqua le tout à Maſaniello, & le fit prier de ſe trouver avec les autres chefs du peuple dans l'égliſe, pour qu'on pût y procéder à la lecture des articles du traité. Maſaniello s'y montra diſpoſé. Une multitude immenſe s'aſſembla dans l'égliſe & autour. On attendoit encore quelques capitaines des Ottines, pour commencer la lecture; ſoudain des troubles s'élevent parmi le peuple; il avoit appris l'approche de cinq cents bandits à cheval; Maſaniello en parut étonné: mais

tous les excès qui ont pu être commis pendant cette révolution, depuis ſon origine juſqu'à cet inſtant. Tout doit être enſeveli dans l'oubli. Les injures, quand même elles n'auroient pas encore été pardonnées par la partie offenſée, pourront encore être accordées à l'amiable pendant le terme de quatre ans.

Donné au nouveau Fort, ce 10 Juillet 1647.

Signé, Duc D'ARCOS.

Perrone lui dit qu'il étoit inſtruit de la choſe, & que lui-même avoit fait demander ces bandits pour l'aſſiſtance de la ville; il propoſa ſur le champ de les faire camper dans un lieu particulier, pour s'en ſervir au beſoin, ou leur faire faire les patrouilles à cheval dans la ville.

Cette aſſurance parut tranquilliſer Maſaniello; il donna ordre de recevoir ces bandits avec toute l'honnêteté poſſible; mais en même-temps, ſoit par un preſſentiment ſecret, ou par défiance contre cette eſpece d'hommes, il s'écarta de la propoſition de ſon ami, & ordonna qu'ils ſerviroient à pied, & ſeroient diſperſés dans différens quartiers. Par là, le deſſein de ſes ennemis fut annullé; Perrone le pria encore de les laiſſer enſemble & à cheval, mais Maſaniello prit cette demande réitérée pour une contradiction, & fit ordonner ſérieuſement aux bandits de deſcendre de leurs chevaux ſur le champ, & de ne point quitter le marché ſans un ordre exprès de ſa part. Cet ordre les choqua;

cependant ils parurent vouloir lui obéir. Mais en paſſant devant l'égliſe pour aller au marché, ſept de leur bande firent dans le même moment feu ſur Maſaniello, au milieu de plus de dix mille perſonnes.

Le fait paroît incroyable : mais de tant d'arquebuſiers exercés, pas un ſeul ne bleſſa notre héros (1). Les plumes les plus éloquentes, les pinceaux les plus hardis ne peuvent exprimer le mécontentement & les murmures du peuple, à la vue de ce honteux aſſaſſinat, tenté contre leur chef, contre leur dieu tutélaire. On entendit les cris de la plus effroyable douleur, au moment où les aſſaſſins le coucherent en joue; ils furent ſuivis de la plus vive allégreſſe, lorſqu'on vit qu'ils avoient manqué. Auſſitôt on ſe précipita ſur cette bande d'aſſaſſins. Plus de trois cents Napolitains firent

(1) Tous les Hiſtoriens s'accordent à dire que Maſaniello a été atteint de quelques balles, mais qu'elles ne l'ont point percé; ce qu'ils attribuent au portrait de Marie del Carmine qu'il portoit ſur ſa poitrine. Je n'ai pas beſoin de dire ce qu'un ſemblable accord a de poids.

feu ſur ces bandits dans le même moment. Trente tomberent, les autres prirent la fuite, mais le peuple les pourſuivit. Le lieu le plus ſaint n'auroit point ſervi d'aſyle à ces fuyards. Pluſieurs ſe ſauverent dans les égliſes; on les y ſuivit, on les maſſacra dans la ſacriſtie & aux pieds des autels; en vain l'un d'eux s'étoit ſauvé ſous le ſiége de l'Archevêque, on l'en tira par les cheveux & on l'étrangla. Le peuple arracha les têtes de ces victimes & les planta ſur des piquets au milieu du marché; les religieux du couvent *Santa Maria del Nuovo*, où s'étoient ſauvés beaucoup de bandits, crurent que leur fin étoit venue, & ſe confeſſerent l'un à l'autre; mais ici l'Archevêque prouva la véritable grandeur de ſon ame; il ne s'éloigna pas du temple, devenu une ſcene enſanglantée; pluſieurs bandits ſe confeſſerent à lui, & reçurent l'abſolution & le coup de mort en même-tems; il courut de côté & d'autre avec un courage extraordinaire; & ſes bénédictions, ſes exhortations paternelles parvinrent enfin à rétablir le calme.

Cependant cette tranquillité fut ſouvent interrompue. Lorſque le premier tumulte fut un peu appaiſé, Maſaniello ordonna de ſe ſaiſir de Perrone, qui avoit auſſi tenté de ſe ſauver par la fuite, & de le mettre à la queſtion avec pluſieurs bandits : cela fut exécuté : & ſi cet événement (1) n'eſt ſujet à aucun doute ; ou ſi la confeſſion de ces malheureux eſt plus qu'un menſonge forcé, on ne peut s'empêcher de frémir de leurs noirs projets. Ils avouerent non-ſeulement d'avoir préparé cette mine de poudre déjà révoquée en doute, mais auſſi d'avoir voulu empoiſonner les aquéducs & les fontaines. Le premier de ces projets eſt trop affreux, & trop peu vraiſemblable ; & le ſecond, un conte trop uſé, trop ſouvent réfuté, pour pouvoir être admis ici ; Perrone & ſon frere perdirent

(1) J'obſerve avec ſoin cette reſtriction. Pluſieurs Ecrivains, (& ſur-tout encore les Eſpagnols & les François) prétendent que Perrone avoit été exécuté ſans torture & ſans confeſſion. Cependant le contraire me paroît plus vraiſemblable ; & je ne regarde ſon aveu que comme un effet des angoiſſes de la mort.

la vie ; & le carnage de quelques bandits cachés de côté & d'autre continua pendant le reste du jour.

Les bandits arrêtés vivans nommerent unanimement les trois Caraffa, auteurs de cette trahison, c'est-à-dire, le duc de Matalone, Don Joseph son frere, & le Duc Gregorio Caraffa. Masaniello donna ordre de les poursuivre avec ardeur. Je ne sais quel auteur Italien a comparé le peuple de Naples à un chien de chasse, qui, toujours attentif aux regards de son maître, au premier signal donné, tombe avec fureur sur le gibier indiqué, ou en suit la trace avec ardeur : cette comparaison me paroît juste. A l'ordre de leur chef cette multitude se dispersa par-tout pour découvrir les Caraffa. Le Duc de Matalone & Don Gregorio s'étoient sauvés à tems sous des frocs de moines. Mais Don Joseph fut plus malheureux ; il s'étoit déjà réfugié dans le même couvent des Minimes de Maria del Nuovo, & le général des Minimes l'avoit si bien caché, que la troupe, malgré toutes

ſes recherches, ne le trouva point & ſe retira ; malheureuſement il eut l'idée d'écrire au Viceroi, (1) pour lui faire ſavoir ſa dangereuſe ſituation, & pour le prier de faire tirer un faux coup de canon, afin d'attirer le peuple par cet événement inconnu ſur le marché, & lui procurer le tems de ſe ſauver. Il cacha cette lettre ſous la plante des pieds d'un frere laïque, & l'expédia au nouveau fort ; mais cet infortuné meſſager n'arriva pas juſques-là ; le peuple le crut ſuſpect, le dépouilla, trouva le billet, & le laiſſa preſque mort ſur la place. Sûre de ſa proie, la multitude ſe jetta de nouveau dans le couvent ; les moines craintifs conſeillerent à Don Joſeph, qui trembloit encore plus, de ſe ſauver promptement ; revêtu d'un froc, il ſauta par la fenêtre & ſe cacha chez une femme publi-

(1) Cette même lettre réveilla un ſoupçon contre le Viceroi, comme s'il avoit eu part au projet des Caraffa. Don Joſeph avoit été brouillé avec le Duc d'Arcos, s'étoit ſauvé de ſa priſon, & paſſoit pour un homme turbulent ; pourquoi chercha-t-il maintenant du ſecours auprès de ſon ennemi mortel ?

que ; il lui promit tout ſon bien ſi elle ne le trahiſſoit pas, mais elle le découvrit ; on le traîna dehors dans les rues. Il promit douze mille ſcudis ſur le champ pour ſauver ſa vie, & ceux qui étoient les plus près de lui auroient peut-être volontiers accepté cette offre, mais la multitude cria : tuez ! tuez le traître ! Il tomba percé de coups. On lui coupa la tête, on en fit autant à ſes domeſtiques, on empala leurs têtes ſur des piquets & on les porta à Maſaniello.

Juſqu'ici Maſaniello n'avoit été rien moins que ſanguinaire ; maintenant il ſe montra pour la premiere fois ſévere & vindicatif, pour ne rien dire de plus. Il ſe fit apporter de plus près la tête du malheureux Caraffa, paſſa ſa main ſur ſes mouſtaches en raillant, & lui fit, comme s'il le comprenoit encore, des reproches ſur ſa cruauté & ſa fourberie. Il ordonna de lui couper le pied, avec lequel il avoit un jour donné un coup à l'Archevêque dans une diſpute, & le fit mettre avec la tête dans une cage de fer, ſuſpendue au-deſſus de la porte du

palais de Matalone, avec cette inſcription: « C'eſt ici Don Joſeph Caraffa, ennemi de » la patrie, & traître au peuple fidele de » Naples. » Son corps fut empalé dans la place publique au milieu de cent cinquante têtes de bandits.

Pendant ce ſpectacle d'horreur, la joie du peuple & ſes cris épouvantables, « Voilà comme tous les traîtres doivent mourir! » répandirent la terreur parmi la nobleſſe; la multitude ayant mis une fois les mains ſur des hommes, d'un côté ſi chéris autrefois, & ſi redoutés de l'autre, il n'y avoit plus de ſûreté pour perſonne. Les grands ſe ſeroient volontiers ſauvés s'il n'avoit fallu abandonner leurs maiſons & leurs biens, s'ils n'avoient pas craint de tomber entre les mains de la troupe enragée. Depuis ce jour, Maſaniello parut avoir une ame toute différente de celle qu'il avoit eue juſqu'à préſent. Son eſprit, prévoyant juſqu'alors, s'abandonna maintenant à tous les ſoupçons. Il monta ſur un grand échaffaut, élevé au milieu des empalés, exhorta le

peuple, & l'anima par des injures contre la nobleſſe. Ses loix étoient pour ainſi dire écrites en caractere de ſang; la moindre faute étoit punie de mort. Il ordonna non-ſeulement à tout le peuple, mais auſſi à la nobleſſe même, de paroître armés au premier coup de tocſin enjoignit à tous les habitans de Naples, ſans excepter même les eccléſiaſtiques, de mettre des lumieres aux fenêtres, d'allumer des lampions dans les rues, de ſe procurer les armes du Roi & de la ville, de les attacher aux maiſons & aux carrefours, de ne laiſſer ſortir aucun noble de la ville ſous quelque prétexte que ce pût être, de ne fournir aucune proviſion de vivres au Vice-roi dans le nouveau fort, de couper au contraire les tuyaux qui y conduiſoient de l'eau, & mit la tête de Matalone à prix pour trente mille ſcudis.

La mort de Don Joſeph excita une joie ſecrette dans le Duc d'Arcos; il eſpéra que les loix ſéveres de Maſaniello détacheroient le peuple de ſa perſonne. Mais il fut bien étonné, lorſqu'il apprit que jamais les volontés

volontés d'un defpote n'avoient été exécutées avec plus de promptitude. En vain l'on cherche dans l'hiftoire un exemple pareil à celui-ci. Un jeune homme, l'aide d'un marchand de poiffons, devint dans trois jours le maître fouverain d'un peuple le plus turbulent de la terre; & comme fi un pouvoir furnaturel le guidoit, il fe montre un gouverneur fage, un général prévoyant, un homme d'état plein d'activité & de prudence fur-tout. Chacune de ces actions annonce fa grandeur d'ame, l'éducation n'avoit rien fait pour lui, & cependant il poffédoit tout ce qu'elle peut donner. Naples reffembloit à une forterefſe: on fit des retranchemens dans chaque rue: plus de cent mille hommes étoient fous les armes, & cependant il régna le foir un ordre & un calme admirables dans une ville, où dans la journée on avoit verfé des flots de fang, où le tumulte des féditieux avoit furpaffé les forces de l'imagination humaine; toutes les boutiques des marchands furent ouvertes, aucune femme ne fut def-

honorée, point d'innocent tué, & pas même la moindre chose dérobée. Des couvents avoient servi d'asyle aux bandits, on les fouilla sans les piller. Les nobles ne paroissoient que trop suspects, on les haissoit, on dominoit sur eux, mais on ne les maltraitoit point. Masaniello se trouvoit partout, tantôt sur la tribune aux harangues, tantôt auprès de ses gardes. Il distribua des présents aux pauvres du butin des traîtres, encouragea les timides & mit un frein aux audacieux. Disoit-il à la multitude, fondez sur ce palais? la foule s'y précipitoit aussi-tôt. Crioit-il paix? cent mille personnes observoient aussi-tôt un rigoureux silence. On croiroit lire une fable, si tous les historiographes, amis ou ennemis, n'étoient d'accord à ce sujet.

Et cependant le lendemain (cinquieme jour de cette sédition) le pouvoir de Masaniello s'accrut encore; ne se croyant pas bien sûr, à cause des bandits qui se glissoient dans la ville; & troublé de nouveau par quelques lettres suspectes saisies pen-

dant la nuit, il fit donner ordre, à la pointe du jour, que nul homme, quel qu'il soit, ne portât ni manteau, ni robe, ni vêtement long quelconque; que les femmes quittassent leurs paniers alors de mode, & que les deux sexes s'habillassent en redingotes ou autres vêtemens, mais très-courts, spectacle risible sans doute. Aussi-tôt tout quitta les habits portés jusqu'à ce moment: le peuple & les nobles, les ecclésiastiques & les prélats, les officiers de la cour, l'Archevêque-Cardinal même, par considération pour signor Masaniello, parurent en vestes. Il fit renforcer les postes, des compagnies à pied & à cheval patrouilloient sans cesse dans la ville; il falloit tous les jours trente mille hommes pour occuper tous les postes. Il ordonna aux nobles de livrer leurs armes au peuple, & d'envoyer les domestiques dont ils pouvoient se passer, monter les gardes. Tout cela tendoit évidemment à les énerver, & à les livrer à la volonté du peuple; il falloit néanmoins obéir. Il mit un petit impôt sur les vivres,

les taxa, & fit transporter les bleds dans les magasins. Chacune de ses paroles étoit suivie comme un ordre sacré.

Le Viceroi ne put tenir plus long-tems dans le nouveau fort, privé de vivres. L'espoir d'une rupture parmi le peuple s'évanouit entierement; l'Archevêque, qui ne quittoit pas l'église *del Carmine*, le fit continuellement exhorter de ne point sacrifier la ville entiere à son obstination. Le Duc, convaincu que le traité le plus honteux, obtenu de force en de semblables circonstances, n'engageoit en rien le Roi d'Espagne, résolut enfin d'échanger des ruses lentes & combinées, contre un consentement apparent de céder aux circonstances, & de rétablir la paix à tous égards. Dejà la veille il avoit écrit une lettre à l'Archevêque, où il lui juroit par la mort du Monarque, qu'il étoit innocent de la trahison de Matalone; & se déclaroit prêt à délivrer au peuple tout bandit qui tomberoit entre ses mains. Maintenant il donna à l'Archevêque le pouvoir absolu de con-

clure avec le peuple, & approuva d'avance tout ce que ce prélat consentiroit.

Le Cardinal ne différa pas de faire venir Masaniello & ses Conseillers *Genuino* & *Arpaya*, les instruisit de ce pouvoir absolu, & ne ménagea point les fleurs de l'éloquence pour leur représenter sous le plus beau jour l'empressement du Viceroi à souhaiter la paix. Masaniello ajouta foi à ces paroles, se montra disposé à se fier à un Espagnol, à un homme violemment suspect, malgré son serment, d'avoir eu part au projet des bandits ; & malgré sa prévoyance ordinaire, ne s'apperçut pas de la nullité d'une telle convention. Cet aveuglement seroit difficile à concevoir, sans la considération dont Genuino jouissoit, & sans sa perfidie. Selon moi, cet homme joue le rôle le plus noir & le plus détestable parmi tous les séditieux. Un vieillard vicieux est toujours doublement coupable. Mais on ne peut lui disputer de l'habileté dans la maniere de se conduire. Il faisoit beaucoup de rôles à la fois : ceux de prêtre,

de ſavant, de Napolitain, de malfaiteur déjà courbé ſous le poids des années; faut-il donc s'étonner s'il excelloit à diſſimuler? Dans toutes les occaſions il feignit publiquement d'être l'ennemi des Eſpagnols; mais dans l'intérieur, il étoit leur ami, & ſut détourner du Viceroi tous les coups qui le menaçoient. Il connoiſſoit également, & la fureur & l'inconſtance du peuple, ſe garda ſoigneuſement d'exciter l'une, & de ſe fier à l'autre; & pouvant tout ſur Maſaniello, il ne lui donna point de conſeils qu'il ne sût étayer de raiſons les plus ſages en apparence. L'Archevêque l'eſtimoit, & le Viceroi avoit beſoin de lui.

Sans cet enchaînement des cauſes, l'harmonie & la célérité avec laquelle on s'accorda à dreſſer les conditions de paix, & à les rédiger par écrit ſeroient incompréhenſibles; une circonſtance même, qui d'abord parut devenir un obſtacle, avança la concluſion de la paix. Il courut un bruit, & bientôt il fut reconnu véritable, que treize galeres du Roi ramoient vers Naples:

on craignit que ce ne fût un renfort d'Efpagne; cependant le Viceroi favoit qu'il ne pouvoit pas compter fur un fecours auffi prompt. Il députa fur le champ un meffager au prince Jannetino Doria, Amiral de cette flotte, & l'avertit fur-tout de ne pas entrer dans le port avant la conclufion du traité. Le Prince ayant demandé des vivres, il lui fut enjoint de s'adreffer à cet égard au feul Mafaniello. Déjà cette nouvelle flatta notre héros; fa vanité fut plus careffée encore, quand le Prince, non-feulement fe foumit à l'injonction qui lui avoit été faite, mais encore jetta l'ancre près de Profilippo, & fit le lendemain complimenter Mafaniello, comme chef du peuple; en reconnoiffance Mafaniello permit à fes chaloupes de s'approvifionner de vivres, fous condition que la flotte refteroit éloignée de deux lieues, & que perfonne, pas même l'Amiral, ne fe hafarderoit d'aborder.

Enfin le traité de paix fut conclu, & envoyé au Viceroi pour le figner; il le fit à l'inftant, & le Confeil d'Etat y ajouta fa

ſignature, ſelon la demande du peuple. Le Duc d'Arcos publia de nouveau un manifeſte ſolemnel, par lequel il conjura la multitude de travailler à rétablir le calme, toutes ſes demandes ayant été accordées, pour que les ennemis de l'empire ne profitaſſent point de cette diſcorde. Le Cardinal fit part de cet écrit aux chefs de la ſédition : ils ſe déclarerent d'accord avec le Viceroi. Cette bonne nouvelle ſe répandit bientôt dans la ville; le peuple accourut de toutes parts pour entendre lire le traité; cette lecture ſe fit vers les quatre heures après midi; Genuino tint un petit diſcours, aſſura qu'on avoit enfin obtenu ce que l'on avoit deſiré avec tant d'ardeur depuis les temps du Duc d'Oſſuna, & entonna lui-même un hymne d'action de graces. Plus de cent mille perſonnes mêlerent leurs voix à la ſienne. L'allégreſſe fut générale, on vit couler des larmes de joie; ſcene auguſte & ſolemnelle! elle auroit été plus intéreſſante, ſi elle n'avoit été précédée de tant de combats & de flots de ſang.

Mais bientôt après on vit un ſpectacle plus extraordinaire : cette derniere négociation avoit encore augmenté l'eſtime du Cardinal pour Maſaniello. La prudence avec laquelle il parla des devoirs, d'un gouvernement ſage, & du régime le plus convenable à Naples ; la ſolidité de ſes raiſonnemens pour prouver que les troupes néceſſaires à la défenſe de l'empire pouvoient être entretenues ſans impôts. L'équité avec laquelle il ſe montra diſpoſé à céder à des propoſitions de paix honorables, étonnerent le Cardinal. A peine en pût-il croire ſes yeux, il crut traiter avec un homme né miniſtre, & non avec un aide-poiſſonnier indigent. L'Archevêque l'engagea à rendre une viſite au Viceroi même, qui deſiroit de le connoître. Cette propoſition ſurprit Maſaniello, il héſita un moment, & recourut à quelques prétextes pour s'en diſpenſer. Le Cardinal réfuta ſes objections, & le courageux jeune homme y conſentit. On eut beaucoup de peine à lui faire quitter ſes haillons. L'Archevêque

fut obligé d'employer les prieres, les démonſtrations, un peu même de ſon autorité. Maſaniello déclara ſolemnellement, que cette affaire terminée, il retourneroit volontiers à ſon ancienne pauvreté.

A peine eut-il cédé en ce point, qu'il fit publier un ordre général, de décorer les fenêtres & les portes de tapiſſeries & d'étoffes précieuſes; en peu de minutes la ville ſembla le ſiége des richeſſes & le ſéjour de la joie. Revêtu d'un habit de drap d'argent, Maſaniello monta un ſuperbe courſier appartenant à l'Archevêque, ayant une épée nue dans ſa main droite. Le carroſſe du Cardinal le ſuivoit. Matteo d'Amalſi, frere de Maſaniello, & Arpaya, tous deux à cheval, habillés en drap d'or, étoient aux deux côtés de la voiture; Genuino fut porté dans un ſiege à cauſe de ſa vieilleſſe. Cinquante mille hommes armés, à pied & à cheval, terminoient la marche, & les cris de joie d'une foule innombrable retentiſſoient ſans ceſſe & remplirent les airs.

Maſaniello fit annoncer ſon arrivée au Viceroi par un de ſes capitaines. Il répondit qu'il étoit flatté de cet honneur, & envoya au-devant de lui un capitaine des gardes-du-corps pour le recevoir. Le cortege arriva au fort. Maſaniello ſe retourna vers la multitude, & lui fit ſigne de ſuſpendre ſes cris. Tout-à-coup il régna un profond ſilence. Il ſe tint droit en ſelle, & parla à peu près en ces termes: « Peuple chéri, nous devons à l'Etre ſuprême la reconnoiſſance la plus vive, pour le retour de notre liberté. Qui l'auroit penſé? qui le croit? A qui tout ceci ne paroît-il pas, même encore à préſent, un ſonge? Et pourtant c'eſt la vérité! Les ſoins paternels de notre Archevêque, favoriſé des ſecours du tout-puiſſant, ont opéré notre bonheur. Qui maintenant eſt votre maître? Répondez. Le Dieu dont la bonté nous a ſauvés. » Le peuple répondit d'une voix unanime: « c'eſt l'Etre ſuprême. » Maſaniello continua: « Mais outre ce divin maître, vous devez obéir à l'égliſe, à Phi-

lippe IV roi d'Eſpagne, au cardinal Filomarino, & au duc d'Arcos, vos ſupérieurs. » Le peuple répéta : « Nous nous ſoumettons à nos ſupérieurs. »

« Maintenant, reprit l'orateur, nous ſommes affranchis de toute oppreſſion, le joug eſt briſé, les impôts ſont abolis. Cette douce liberté, que le roi Ferdinand d'heureuſe mémoire nous a donnée, & que l'empereur Charles V nous a confirmée, eſt rétablie. Je ne deſire, je ne demande rien pour moi, je n'aſpire qu'au bien général de tous. Son Eminence connoît mes ſentimens, je les lui ai ſouvent confirmés par les ſermens les plus ſacrés ! Lorſqu'au commencement de nos légitimes entrepriſes, ce digne ſoutien de l'Egliſe, inquiet pour le repos de la patrie, m'offrit de ſa bourſe une penſion de deux cents ſcudis par mois durant ma vie, ſi je voulois m'arrêter & travailler à vous appaiſer ; j'ai conſtamment rejetté cette offre avec la plus profonde vénération. Sans les inſtantes prieres de ſon Eminence, ſans ſes menaces

de faire tomber ſur moi les foudres terribles de l'Egliſe, je n'aurois jamais mis ce vêtement, jamais je n'aurois quitté mes haillons de poiſſonnier, avec leſquels je ſuis né & élevé, & dans leſquels je ſouhaite de vivre & de mourir. Notre premiere liberté une fois ſolidement rétablie au milieu de la mer orageuſe de cette ville affligée, je retournerai à mon ancien état, ſans m'approprier quoi que ce ſoit, ni pour moi, ni pour les miens; & je ne vous demande autre choſe que de prier pour moi quand je ſerai mort : me le promettez-vous? »

« Oh oui, oh oui, répondit toute la troupe! nous le voulons; mais que ce ne ſoit qu'après cent ans. »

« Vous me voyez vivement ému des marques touchantes de votre affection, & mon amour pour vous eſt ſincere & ſans bornes. Mais par cet amour même, je vous exhorte encore à ne pas poſer les armes, que la confirmation du traité conclu aujourd'hui ne ſoit arrivée d'Eſpagne. Défiez-

vous de la nobleſſe, elle eſt votre ennemi mortel ! Maintenant je vais chez le Vice-roi ; ſi vous ne me revoyez dans une heure au milieu de vous, rallumez les torches éteintes, rempliſſez la ville de carnage & de feu, & verſez le ſang des coupables. Voulez-vous le faire ? »

« Nous le voulons. »

« Son Eminence a reconnu avec bonté que notre monarque ne perd rien par l'abolition des impôts. Cette nobleſſe, ſi mal intentionnée à notre égard, ſeule en ſouffre; mais que ces loups inſatiables, ces inventeurs d'impôts, engraiſſés de nos ſueurs, retournent à leur primitive indigence ! Leur ruine tourne à la gloire de Dieu, à l'avantage du Roi & à la proſpérité des villes & des campagnes. De ce jour ſeulement Philippe ſera notre monarque ».

Le peuple l'écouta avec le plus vif intérêt. Des larmes coulerent des yeux du grand nombre ; & ceux mêmes qui ne connoiſſoient rien aux affaires de l'Etat, & qui avoient peu compris du diſcours de Maſa-

niello, furent attendris à ce ſpectacle touchant. Comme la foule ſe preſſoit autour de lui, il fit ſigne qu'il ne lui convenoit pas de paroître entouré d'armes à une concluſion de paix, & défendit ſous peine de la vie d'avancer un pas; on ſe ſoumit à ſa volonté avec une aveugle obéiſſance.

Il entra au grand galop dans la cour, ſuivi de la voiture du Cardinal. L'un & l'autre mirent pied à terre; le Viceroi vint au-devant d'eux ſur l'eſcalier; auſſi-tôt Maſaniello changea ſon maintien, ſe jetta aux pieds du Duc d'Arcos (1), les embraſſa au nom du peuple, & le remercia d'avoir donné ſon agrément au traité; « Je viens (continua-t-il) me livrer moi-même entre les mains de votre Excellence, & j'attends le châtiment qu'elle me deſtinera ».

---

(1) *Siri* prétend que Maſaniello n'ayant point pris de nourriture pendant pluſieurs jours, dans la crainte d'être empoiſonné, étoit tombé dans ce moment par défaillance. Cette ſuppoſition me ſemble un peu extraordinaire.

Ainsi s'humilia cet homme, qui un moment auparavant avoit chargé le peuple de venger son absence par le fer & le feu. Mais le Viceroi se montra plus habile encore dans l'art de dissimuler. Il le releva gracieusement, l'embrassa plusieurs fois, le nomma le libérateur du peuple; (ce qui déplut aux Espagnols) l'assura que sa visite lui faisoit un plaisir infini, & qu'il n'avoit aucune raison de le punir, puisqu'en tout ce qu'il avoit fait, il n'y avoit point de crime de leze-majesté, mais qu'il s'y trouvoit plutôt plusieurs actions pour lesquelles il lui devoit même des remerciemens. Masaniello reconnut tant de bontés par de nouvelles assurances; & il prit l'Etre suprême à témoin, qu'il n'avoit cherché que le bien du Roi & de son Excellence; monta avec le Duc & l'Archevêque dans un appartement particulier, où il s'entretint long-tems avec eux sur l'état de la ville; & entr'autres s'engagea de porter les citoyens à offrir un don gratuit de cinq millions de scudis au Roi, en dédommagement

gement des impôts abolis, dans l'eſpérance de tirer une grande partie de cette ſomme des biens des nobles proſcrits, & de faire lever le reſte ſur la moyenne claſſe du peuple, par les Conſeillers de la ville, ſans l'intervention d'autres officiers royaux.

Mais lorſqu'ils eurent parlé à peu-près une heure, il s'éleva un bruit terrible dans la multitude qui ſe trouvoit ſur la place devant le château & qui groſſiſſoit de moment en moment; elle n'avoit point vu ſon chef depuis ſi long-tems, & appréhendoit déjà qu'il ne fût ſaiſi ou maltraité; cette défiance éclata par de hauts cris. Maſaniello ſe montra à la fenêtre & dit: « Me voici, mes chers concitoyens, je vis & je ſuis libre; vive la paix! « Un écho général répéta: «Vive la paix! » Pluſieurs coururent dans les égliſes voiſines & ſonnerent les cloches. Ce ſigne équivoque de joie déplut à Maſaniello; il ordonna le ſilence, & tout fut tranquille.

« Maintenant je veux faire voir à votre Excellence, dit Maſaniello, en s'adreſſant

au Viceroi, combien le peuple de Naples eſt docile. Il cria : Loué ſoit Dieu & Madonna del Carmine ! Vive ſa Majeſté Eſpagnole, ſon Eminence notre Archevêque, ſon Excellence le Duc d'Arcos ; & le peuple de Naples ! » Qu'ils vivent éternellement ! répondit toute la troupe.

« La paix eſt faite, continua Maſaniello ; que le calme renaiſſe donc au milieu de vous, & que le ſilence ſuccede aux cris. » Il mit le doigt ſur la bouche, & l'on n'entendit plus la moindre rumeur. « Que tout le monde ſe retire, chacun chez ſoi, ſous peine de ſédition. » En un inſtant la place qui fourmilloit d'hommes, reſſembla à un déſert. Le Viceroi & le Cardinal reſterent immobiles d'étonnement, en voyant l'incompréhenſible obéiſſance d'un peuple, hors de-là ſi indiſciplinable.

Leur entretien dura encore long-tems avec tranquillité. Il fut conclu que les articles du traité ſigné, ſeroient imprimés, lus publiquement le ſamedi ſuivant 14 Juillet dans la cathédrale, & que le Viceroi &

les Conſeillers d'Etat jureroient d'y tenir la main, & de les faire confirmer en Cour. Le Viceroi aſſura de nouveau Maſaniello, qu'il pouvoit déſormais ſe repoſer entiérement & ſans crainte ſur ſon amitié; qu'il étoit très-content de voir la ville purgée des bandits & de la canaille qui l'infectoient, & qu'il avoit donné ordre à ſon Commiſſaire général de ſuivre en tout ſes réglemens.—Peut-être le Viceroi n'étoit il pas ſincere, mais du moins Maſaniello le crut, & fit publier par toute la ville qu'il avoit été confirmé par le Viceroi même, en ſa place de chef du peuple. C'eſt une fable inventée à plaiſir par les écrivains, qui prétendent que dans cette entrevue il avoit été créé chevalier de Saint-Georges; il n'étoit pas au pouvoir du Viceroi d'accorder une ſi grande dignité, & il n'auroit oſé ſe jouer ainſi de Maſaniello.

Lorſqu'ils ſe ſéparerent, le Duc d'Arcos lui fit préſent d'une chaîne en or, de la valeur de dix-huit mille francs, qu'il ſuſpendit lui-

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

même à ſon cou; en vain Maſaniello fit difficulté de l'accepter; le Cardinal lui fit ſentir que c'étoit une offenſe que de refuſer un tel don, & cédant à ces raiſons (1), il ſe jetta de nouveau aux pieds du Viceroi, qui le releva, & l'accompagna juſqu'au caroſſe; la ville fut éclairée, on ſonna toutes les cloches. Les domeſtiques du Duc marcherent devant la voiture avec des flambeaux. Le Cardinal étoit aſſis à côté d'un homme qui cinq jours auparavant vendoit des cornets à ceux qui achetoient des poiſſons; changement qui peut-être n'a jamais eu lieu, ni avant, ni après cet événement.

Le même ſoir il trouva occaſion de faire un nouvel acte de généroſité. Le Marquis

---

(1) *Siri* (hors de là un écrivain digne de foi) *Siri* differe entierement en ce point, de tous les autres hiſtoriens; il dit: « Que le Viceroi voulut d'abord lui faire des pré- » ſens conſidérables; mais que les miniſtres le lui décon- » ſeillerent, en diſant que Maſaniello ne les accepteroit » sûrement pas, pour augmenter par ce refus ſa conſi- » dération auprès du peuple. »

de Saint-Ermo revint de la campagne ; quelques cavaliers le ſuivoient ; on les prit pour des bandits & on les arrêta. Peu s'en fallut qu'ils n'euſſent été tués. On en porta la nouvelle à Maſaniello, & la tante même du Marquis courut chez lui, excuſa ſon neveu & intercéda en ſa faveur. « Tranquil» liſez-vous, Signora, » repliqua Maſaniello en la prenant par la main, « il ne lui ſera » point fait de mal. » A ſon ordre ce ſeigneur retourna auſſi-tôt dans ſon palais.

Cependant le regard de Maſaniello devint plus ſérieux & ſa conduite plus ferme. Le ſixieme jour il fit ériger un nouveau tribunal ſur la route de Toledo. Un Juge criminel y prononçoit ſur les plaintes qu'on lui portoit. Les inſtrumens de mort étoient toujours prêts, & les arrêts ſanguinaires une fois prononcés, exécutés ſans délai. Maſaniello lui-même, revêtu de nouveau de ſes haillons, ne paroiſſoit jamais qu'avec un fuſil chargé. Dans ſa chaumiere il donnoit audience à tous ceux qui s'y préſentoient ; on lui paſſoit les placets ſur une

pique par une fenêtre peu élevée de la terre ; & cette même chaumiere étoit environnée d'une garde formidable de quelques milliers d'hommes. Sept fecrétaires expédioient fes ordres. Dix bourreaux exécutoient fur-le-champ fes arrêts fanguinaires, qu'il prononçoit malheureufement trop fouvent & avec trop de facilité (comme nous le verrons bientôt). Pour prévenir le traveftiffement des bandits, (on en avoit encore découvert ce jour-là plus de cent, qui furent tout de fuite livrés à la mort), Mafaniello donna ordre de fe couper les cheveux fous peine de la vie, & de fouiller toutes les perfonnes en habit de prêtres (vêtement inviolable dans l'Eglife Catholique). Il fit ordonner à tous les nobles & officiers de robe Efpagnols, qui, aux premiers mouvemens de révolte s'étoient réfugiés dans les couvents, de retourner dans leurs maifons, afin que tout reprenne une forme paifible. Ils obéirent. Malgré le vacarme continuel du peuple, chacun pouvoit en fûreté vaquer à fes af-

faires, tant de nuit que de jour; on rouvrit les maisons & les boutiques.

Si les ennemis mêmes de Masaniello avouent, qu'il n'avoit fait exécuter personne qui fût tout-à-fait innocent, il faut prendre cette assertion très à la lettre. Sa maniere de juger (quoique les circonstances l'excusent) étoit cependant fautive en ce que, suivant le code de Dracon, toutes ses sentences étoient tracées en caracteres de sang. Les domestiques des deux Caraffa furent poursuivis, atteints, la plupart exécutés, & les autres mis à la question; la moindre transgression des loix étoit punie de mort. Quelques marchands avoient eu une assemblée secrette; Masaniello l'apprit, il les fit pendre devant leurs portes. On tira des églises des voleurs qui s'y étoient réfugiés, ils furent pendus. Les ecclésiastiques & séculiers, en froc ou en robe, qui se montroient le jour, étoient fustigés; en rencontroit-on la nuit, le gibet étoit leur tombeau. Le porteur d'une fausse nouvelle, savoir, qu'une armée espagnole

étoit en marche vers Naples, ſubit le même ſort. Un Sicilien voulut gager un bandit, il lui en coûta la tête. Le plus digne de compaſſion fut un boulanger, qui, pour avoir fait ſon pain trop léger de deux onces, fut brûlé vif dans ſon four.

Maſaniello fit éclater ſans ménagement ſa haine contre les grands. Pluſieurs d'entr'eux lui firent les propoſitions les plus avantageuſes; il les refuſa toutes, en s'écriant : « Que Dieu me préſerve d'une race d'hommes avec laquelle je ne prétends avoir ni trève ni paix ». Un autre lui envoya un député pour une affaire tout-à-fait innocente, il reçut cette réponſe : « Je n'ai rien à démêler avec les nobles, ni eux avec moi. C'eſt Dieu qui m'a conſtitué chef du peuple. Mais vous, (en ſe retournant vers la multitude) priez pour moi. Ma chûte entraînera votre ruine ».

Son cœur conſervoit avec raiſon le reſſentiment le plus vif contre Matalone, lui ſeul étoit excepté du pardon général qui fut publié en faveur de ceux qui décou-

vriroient volontairement leurs trames secrettes. Non content de piller son palais, & de tirer des couvens les immenses richesses qu'il y avoit cachées, il ordonna encore de réduire en cendres son hôtel, destiné précédemment à devenir une maison d'orphelins. Pour jouir de sa vengeance, il perça de coups les portraits du Duc & de son pere, leur arracha les yeux, en coupa les têtes, & les attacha lui-même au poteau où pendoit le corps du malheureux Don Joseph; en y ajoutant cette inscription: « Le Duc de Matalone rébelle à son roi, & coupable de trahison à l'égard du plus fidele peuple de Naples. » (1)

L'arrogante fierté de Masaniello étonne encore plus, que son ardente & scandaleuse soif de vengeance. Il fit déclarer au

(1) Les Ecrivains Italiens le regardent comme un effet d'un destin rémunérateur, de ce que le poteau où furent pendus le corps de Don Joseph & le portrait de Matalone, étoit au même endroit où, sous le Duc de Medina las Torres, le malheureux Prince Sanza, reconnu innocent après sa mort, avoit été décapité à la seule instigation des deux freres Caraffa.

Viceroi : qu'il étoit ſurpris de ce que le Cardinal Trivultio ne lui avoit pas encore rendu ſes devoirs : on peut bien s'imaginer que ſur cette dangereuſe nouvelle, le Prélat ne manqua point de ſe tranſporter chez lui ; il fit plus, il le nomma Séréniſſime. Néanmoins il lui fallut entendre ce propos : « Quoique la viſite de votre Eminence ſoit » tardive, elle m'eſt cependant agréable. » A ſon retour, Maſaniello le fit accompagner juſques dans ſon palais, par deux cent fuſiliers.

Mais des traits de nobleſſe & de générosité effaçoient encore les taches dont il ſe ſouilloit. Pourroit-on ne pas pardonner au chef d'une multitude auſſi inconſtante ; à un homme qui déja avoit vu des bandits prêts à faire feu ſur lui, de chercher à étouffer le moindre germe de danger ? Pourroit-on s'étonner de ce qu'un homme de la lie du peuple, tiré de la pouſſiere, & placé tout d'un coup par la fortune au plus haut rang, ſe laiſſe entraîner quelquefois à l'orgueil ? La prudence avec laquelle

Masaniello continua à exercer sa dignité; mérite plutôt les plus grands éloges. Le Général d'armée le plus expérimenté n'auroit pu distribuer ses postes avec plus de prudence; le plus grand prince, né & élevé pour régner, n'auroit pu mieux connoître ses droits, & soutenir son autorité. Plusieurs de ses arrêts étoient dignes des applaudissemens de ses contemporains & des suffrages de la postérité. Une fille indigente demanda vengeance de l'assassin de son pere. Le frere du criminel s'offrit d'épouser la fille sans dot, si on accordoit grace à ce dernier. Masaniello repliqua: « Ce seroit peut-être une oppression de plus pour cette fille infortunée; que votre frere lui donne deux cents scudis pour sa dot, & lui accorde vingt-quatre heures de réflexion. Si elle demande grace pour l'assassin & épouse son frere, je pardonne au premier, & j'éleverai l'autre au grade de capitaine. » Sa proposition fut acceptée.

On se plaignit du vol de quelques pieces d'argenterie dans le palais du prince de

Colle. Masaniello assura que personne de ses gens n'en étoit coupable. En effet, il se trouva que c'étoient des bandits qui furent arrêtés & pendus. Ayant appris que quelques mois auparavant, un Espagnol en avoit mortellement blessé un autre, il dit : « Le retard de la punition ne diminue point le crime ; » le fit arrêter, & l'envoya au Viceroi. Celui-ci ne voulut point le juger, & laissa Masaniello libre arbitre de le faire pendre sur la place publique. Mais dans le moment, il apprit que le coupable avoit blessé son adversaire dans une rencontre, & que l'accusateur avoit pardonné à l'accusé. Ce dernier, d'abord condamné aux galeres, obtint une grace pléniere.

Si Masaniello est digne d'éloges pour sa sagesse & sa justice, il ne l'est pas moins pour son désintéressement. On lui fit présent d'un beau cheval, estimé quatre cent scudis ; « il ne convient qu'à un monarque, répondit-il, » & l'envoya tout de suite aux écuries du Roi. On trouva dans un endroit écarté un trésor de monnoies

d'or & d'argent, évalué à cent mille ſcudis; il ordonna de ne pas y toucher, mais de réſerver le tout pour le Roi. Les richeſſes du Duc de Matalone étoient encore plus conſidérables, trois cents hommes eurent peine à les tranſporter des couvents; on les eſtima cinq cents mille ſcudis, ſans compter quatre cent mille en eſpeces. Soixante & dix hommes furent employés à porter les biens de Zavoglio: Maſaniello n'en prit rien, tout fut entaſſé ſur la place publique & gardé: l'argent comptant fut employé pour payer les troupes. L'eſclave qui avoit dénoncé le lieu où ces richeſſes étoient cachées, fut libre, richement récompenſé, & pourvu d'une lieutenance.

Cependant le Viceroi manquoit encore de proviſions de vivres; il le fit ſavoir à Maſaniello; celui-ci envoya ſur le champ cinquante hommes pour porter du pain, du vin, des denrées de toute eſpece, & des rafraîchiſſemens au nouveau fort. Le Viceroi & ſon épouſe envoyerent à Maſaniello & à ſa femme des habits précieux;

& les firent prier d'accepter ces légers préſens. Les Grands d'Eſpagne, malgré leur fierté, conſidérerent cet homme de la lie du peuple comme un de leurs ſemblables, & ſe virent obligés de traiter leur plus cruel ennemi, comme leur bienfaiteur. Où trouver dans l'hiſtoire des exemples de cette nature? C'eſt à regret que je termine le récit des événemens de ce jour mémorable, le dernier où Maſaniello ſe montra ſouvent digne d'admiration, & plus ſouvent encore digne d'étonnement. Mais le ſuivant, le ſeptieme de la ſédition, n'eſt pas moins remarquable à jamais dans les annales de Naples. Ce fut celui où devoit être juré ce traité extraordinaire entre le peuple & le Viceroi; il le fut.

Jamais on n'avoit vu une plus grande affluence de peuple des campagnes à Naples. On venoit de tous côtés pour contempler, admirer & fêter cet homme, qui avoit briſé le joug de la tyrannie. Par-tout on avoit cherché à imiter ſon reſſentiment contre les Eſpagnols,

& sa haine contre la noblesse. On accouroit de toute part pour voir comment le Viceroi, autrefois si fier, feroit l'humiliant aveu des bornes mises à son pouvoir. L'après-midi étoit destiné à cette solemnité. Masaniello ordonna aux habitans de Naples, de décorer les rues, & de tendre des tapisseries aux fenêtres; ils obéirent volontiers; la ville ressembla à une salle d'opéra.

Le Viceroi avoit envoyé à Masaniello, une grande partie de ses officiers, & deux superbes coursiers pour lui & pour son frere. Ils les monterent couverts de vêtemens précieux. Masaniello tint dans sa main droite une épée nue, & dans la gauche le privilége de Charles V. Son frere porta le traité conclu, dont le Viceroi devoit jurer l'observation. A leur suite étoient Arpaya, Genuino, & tous les autres chefs du peuple. Une multitude effroyable entouroit & entrecoupoit le cortege. Masaniello prit de-là occasion de donner des preuves de son

pouvoir ; il ordonna que perſonne ne ſe dérangeât de ſa place, ſous peine de la vie. Dans le moment tant de milliers d'hommes furent comme immobiles.

Les chefs de la ville eſcorterent le Viceroi ; ſon conſeil, quelques centaines de ſes ſoldats, une multitude innombrable de nobles & de gens de robe marcherent en cortege ſolemnel vers la cathédrale. Maſaniello, ſon frere & Arpaya précéderent la voiture du Viceroi, chef de tout en apparence, & en effet un eſclave offert en ſpectacle. Les cloches & les trompettes retentirent, mais leurs ſons furent étouffés par les cris de joie du peuple. Ni âge, ni ſexe, ni maladie ou infirmité, ne put retenir les habitans de Naples dans leurs maiſons. Quelques milliers crierent continuellement : « Vive à jamais le Roi d'Eſpagne ! » Beaucoup y ajouterent : « Point d'impôts ! » Et d'autres encore : « Vive à jamais le Roi, qui maintenant ſeulement commence à devenir Roi ! »

L'Archevêque,

L'Archevêque, accompagné du Clergé, reçut le cortége à la porte de la cathédrale. Le Viceroi, le Cardinal & les Conseillers se placerent sur des fauteuils. Masaniello se tint debout sur les marches du siége épiscopal; mais il garda son épée nue dans sa main; & tandis que Donato Coppola, Secrétaire du royaume, lisoit à haute voix les articles du traité; (1) il l'interrompit souvent, expliqua avec plus d'étendue plusieurs articles au peuple, & demanda qu'on changeât quelques autres; on le lui accorda sans condition. Mais il est incompréhensible que cet homme vigilant, & que tant d'auditeurs attentifs, certainement zélés pour la liberté du peuple, n'aient pas fait attention, ou réfléchi, au principal article de toute la capitulation, pour lequel on avoit pris les armes & versé tant

(1) Il seroit trop long d'insérer ici ce traité, il interromproit trop l'ensemble du récit. Mais comme il est indispensable, pour jetter plus de jour sur les événemens, je l'ai joint à la fin de l'histoire.

de ſang (1). Cette lecture finie, le Viceroi

(1) Celui de l'abolition des impôts. Voici les termes de cet article dans l'original.

« *Item.* Che s'intendo levata tutte le gabele, tanto della Regia Corte, quanto della medeſima citta non ſolo quelle impoſte d'ordine del ſig: vicerè, e nobilità, ma anco del popolo, e che ſiano mantenuti nella poſſeſſione, che al preſente ſi ritrovano, attenuta etiam per violenza di non pagare gabella alcuna, coſi di corte, come della citta, e anco tutti novi impoſti e impoſizioni, che ſi eſiggono nella dogana, ma aſſolutamente reſtino in piedi, quelle ſi pagavano nel tempo del Imp. Carlo V, e qualſivoglia etiam in ſolutum data a particolari, e occorendo ſoccorrere alli biſogni del Rè noſtro ſign. abbia da concludere il modo l'Eletto del fedeliſſimo popolo ſolamente Capitani di ſtrada, e Conſultori. »

Les Ecrivains françois traduiſent ainſi ce morceau eſſentiel du paragraphe mentionné : « Que tous les impôts ſont abolis, excepté ceux qui ſubſiſtoient du tems de Charles V, & ceux qui ont été alloués à des particuliers au lieu de payement. » Ils ajoutent, que cette clauſe, intercallée par Genuino, & que Maſaniello n'avoit point compriſe, rendoit le traité preſqu'abſolument nul ; puiſque la plûpart des impôts étoient entre les mains de particuliers, qui avoient avancé des ſommes à l'état, ou qui les avoient affermés.

Il eſt vrai que cette maniere de lire paroît naturelle. Mais je ne comprends pas le ſilence des principaux hiſtoriographes italiens ; pluſieurs d'entr'eux ne ſont point partiſans de Genuino ; cependant ils ne parlent pas de

& le Conseil d'Etat jurerent par l'Evangile & le sang de Saint Janvier, d'observer inviolablement toutes les conventions de ce traité, & d'y faire ajoûter le plutôt possible la confirmation de la cour de Madrid.

---

cette trahison. N'auroient-ils donc rien entendu, rien su, rien compris de cette ruse? Ce qui m'est plus incompréhensible encore, c'est que Masaniello ne s'en soit pas apperçu.....Que ce même peuple, autrefois si défiant, lorsqu'on vouloit lui présenter des copies pour des originaux, ait été sourd à un article si essentiel; & je ne peux absolument pas concevoir comment le rafiné Génuino a pu hasarder une fourberie aussi grossiere & dangereuse à l'égard d'un peuple si facile à se révolter, & qui déjà avoit puni de mort la trahison de Perrone.

C'est pourquoi deux choses me paroissent vraisemblables: ou Masaniello a obtenu de vive voix des restrictions à ce point, en déterminant expressement, que sous les particuliers autorisés à percevoir les impôts pour payement de ce qui leur est dû, il ne falloit point comprendre les fermiers, ni ceux qui auroient fourni des avances au Viceroi; mais des hommes du peuple qui, suivant l'aveu général, ont avancé des fonds pour le bien commun, & que cette expression de particuliers marquoit précisément que les nobles ne pouvoient y prétendre. Le but constant de Masaniello & de son parti étoit de se soustraire à la rapine & aux vexations des fermiers & des receveurs des impôts; comment ce point si essentiel auroit-il pu leur échapper?

La céremonie fut terminée par un *Te Deum* ſolemnel.

Déjà pendant cette cérémonie, Maſaniello commença à tenir une conduite qui, avec raiſon, parut ſinguliere. A tout moment il envoya des dépêches au Viceroi, pour lui demander des choſes inconnues ou

---

Ou bien, & c'eſt la ſeconde alternative qui me paroît vraiſemblable, il faut changer la ponctuation du texte, & admettre qu'on lui a donné une autre ſignification dans ce tems-là. L'on trouvera alors un double ſens de deux manieres : Premierement, en prenant ces mots, *ma aſſolutamente* juſqu'à *Carlo V* pour une parentheſe ; alors ce ſens ſeroit : Tous les impots, excepté ceux du tems de Charles V, doivent être abolis ; même tous ceux dont la levée a été accordée à des particuliers, &c., &c. En ſecond lieu, en commençant un nouveau période aux mots *E qualſivoglia e*, &c, &c. Le ſens ſeroit : « Si toutes-fois un impôt avoit été aſſigné en place de payement aux particuliers, ou que le Roi eut beſoin de ſecours, l'Eletto doit, &c., &c.

Je conviens que les deux manieres ont leurs difficultés, & je crois que Genuino a dreſſé à deſſein ce période ſi énigmatiquement ; mais qu'il ait directement couru le haſard, ſi cent cinquante mille perſonnes y feroient attention ou non ; & que toutes aient gardé le ſilence, c'eſt à mes yeux la plus forte de toutes les invraiſemblances.

injuſtes. Il voulut conſerver le pouvoir abſolu ſur la ville; exigea une garde pour ſa perſonne, la liberté de l'augmenter & de la diminuer à ſon gré, & demanda qu'on lui livrât tous ceux qui s'étoient réfugiés dans le nouveau fort, & autres choſes ſemblables. Le Viceroi lui accorda tout, craignant de le porter par un refus à rompre la paix. Mais la maniere extraordinaire avec laquelle Maſaniello fit ces demandes, excita la riſée de ceux qui les avoient entendues.

La muſique finie, il tint un long diſcours au peuple, qui s'écarta beaucoup de ſa maniere ordinaire de haranguer; point d'enſemble d'abord, mais il devint meilleur à meſure qu'il s'anima. Il cita les calamités que Naples avoit ſouffertes depuis long-tems, ajoûtant que les impôts, quoique levés au nom du Roi, étoient tombés dans la gueule de loups inſatiables. Il aſſura qu'on auroit pu conquérir non-ſeulement les Pays-Bas & le royaume de France, mais encore l'Empire Ottoman, avec les

ſommes immenſes extorquées par les impôts. Maintenant que le peuple fidele avoit délivré la ville de ces horreurs, & qu'il alloit porter lui-même au tréſor royal les droits légitimes à percevoir ſur lui; il ne pouvoit s'attirer aucune diſgrace, ni reproches, mais qu'il prouvoit par-là même ſa ſoumiſſion & ſa fidélité.—Il proteſta de nouveau, que tout ce qu'il avoit fait, il l'avoit entrepris pour la gloire de Dieu, pour le bien du Roi, du Viceroi & du peuple, & s'échauffa tellement vers la fin, que l'on pouvoit clairement s'appercevoir que ſon cœur étoit d'accord avec les mouvemens de ſes levres.

La multitude lui répondit par des cris de joie, & il eſt très-poſſible que ces cris exalterent de plus en plus ſon imagination. Peu de tems auparavant il s'étoit réſervé la confirmation de ſa dignité; & maintenant il reprit en ces termes: « Je viens d'achever l'œuvre dont Dieu a voulu que je fuſſe l'inſtrument, & pour que tout le monde voye que je n'ai point cherché mon intérêt,

mais la profpérité commune, je retourne à mon état de poiffonnier & à mon ancienne indigence. » En même-tems il déchira fes habits, pria le Viceroi & le Cardinal de l'aider, & les en pria même à genoux; mais ils l'en diffuaderent, en lui repréfentant l'indécence de ce procédé à l'endroit où il fe trouvoit, & la néceffité de pourfuivre fon ouvrage. Il fuivit leurs confeils. Le Viceroi s'en retourna, Mafaniello l'accompagna de nouveau. On tira les canons des trois Forts. L'enthoufiafme de la joie du peuple fut inexprimable, les indigents fe croyoient délivrés de leur mifere. Les riches étoient obligés de paroître joyeux. Naples regardoit Mafaniello comme un demi-dieu. Quelques-uns voyoient en lui un objet épouvantable; le plus grand nombre, un bienfaiteur; & prefque tous, un être furnaturel.

Mais hélas! ce même Mafaniello fi élevé, étoit près de fa chûte! Il paroît que le deftin ait voulu lui prouver, combien peu il faut de tems & de moyens pour ren-

verser des constitutions solides en apparence; combien il étoit aisé d'élever un homme de la derniere classe du peuple au même rang que les rois. Combien l'indigence & le pouvoir souverain, le pouvoir souverain & la perte de cette autorité, étoient près l'un de l'autre; & que bientôt l'homme, devenu le chef d'une multitude innombrable, le maître de ses supérieurs, n'étoit plus maître de lui-même. En effet, on conjectura d'abord, & l'on vit trop tôt à n'en plus douter, que l'esprit de Masaniello commençoit à s'égarer.

Les opinions de ses contemporains sont partagées à ce sujet. La moins vraisemblable est celle qui attribue ce déplorable changement à un excès de boissons fortes. Une seule fois Masaniello manqua en ce point; & ce fut déjà une suite de sa frénésie, au lieu d'en être la cause. D'autres veulent que l'ambition seule lui ait troublé le cerveau, & disent: que cet homme qui avoit réussi dans toutes ses entreprises, qui dans sept jours de tems s'étoit élevé si

haut, ne trouvant enfin plus rien à chercher & à desirer, commença à se croire lui-même au-dessus des humains ordinaires, & regarda la fortune & les effets du hazard, comme des effets de son mérite. Cette opinion n'est pas entierement à rejetter; & si Masaniello a échoué contre cet écueil, il n'est pas le seul; le vaste théâtre du monde n'offre que trop d'exemples de l'égarement de notre foible raison, dans des vicissitudes de la fortune moins promptes que celle qu'il éprouva; néanmoins cette raison ne me paroît pas encore suffisante.

Je trouve plus de probabilité dans le sentiment de ceux qui attribuent le dérangement de son cerveau à l'ardeur de son zele, à la vivacité, au trouble continuel où il vécut, & au mélange affreux de passions tout opposées. Déjà, dans les jours de son bon sens, ce malheureux ne paya que trop cher son poste éclatant, & ce bonheur en apparence si digne d'envie. Ce n'étoit pas assez que la crainte continuelle

d'être affaffiné, crainte trop fondée, l'inquiétât nuit & jour; ce n'étoit pas affez que ce jeune homme entierement étranger aux affaires, fe vît chargé du fardeau de gouverneur d'un empire, de général d'armée, de juge & d'homme d'état. Redoutant fans ceffe les rufes de fes ennemis, il ne prit que très peu de nourrirure, & le fommeil ne vint prefque point fermer fes paupieres pendant fes jours orageux. Jamais il ne s'étoit repofé plus de deux heures, & toujours il s'étoit réveillé en furfaut, en difant à fon époufe: « Comment? Nous fommes les maîtres de Naples, & nous nous livrons au repos? Allons, allons, foutenons notre autorité. » Ce genre de vie dans un climat auffi chaud, où le repos eft fi néceffaire; ce tumulte continuel au-dehors, ces inquiétudes intérieures où eft l'homme ordinaire, qui y réfifteroit feulement trois jours? & un mortel, extraordinaire même, ne doit-il pas en être accablé & renverfé au bout de fept jours & fept nuits?

Ces raiſons (qui d'ailleurs ne ſe contre-diſent aucunement) ne paroiſſent cependant pas ſuffiſantes à la plùpart des hiſtoriens. Ils diſent, « que le Viceroi lui fit donner du poiſon, mais non du poiſon mortel. La fureur du peuple à cette nouvelle n'auroit point connu de bornes. Ce fut, ajoûtent-ils, du venin propre à troubler l'eſprit pour le rendre inutile, odieux & mépriſable à ſon parti, comme il le devint en effet. » On ſait combien l'hiſtoire, & ſur-tout l'italienne, ſe prête à de ſemblables ſoupçons. Chaque mort ſubite eſt attribuée au poiſon, un égarement imprévu eſt l'effet du venin; & toujours le poiſon eſt l'éternel moteur des événemens inattendus de ce genre. Cependant les meilleurs auteurs, ceux qui décelent le moins de partialité, ne rejettent point ce ſoupçon; & ſi l'on penſe au caractere du Viceroi & à la ſituation des choſes, (qui ſous Maſaniello n'auroient jamais ceſſé d'être dangereuſes) on ne peut s'empêcher de regarder cette imputation comme très - vraiſembla-

ble. Auſſi je ne rejette point cette opinion: Mais comment ? Et quand ce poiſon a-t-il été donné à Maſaniello ? Dira-t-on qu'on lui ſervit cette boiſſon au lieu d'une liqueur rafraîchiſſante, à la promenade de Poſilippo ? Mais cette promenade (comme nous le verrons bientôt) n'eut lieu qu'à la fin du huitieme jour, & pluſieurs accès de folie l'avoient déjà précédée. Le mal peut y être devenu pire, mais ce n'eſt point-là que ſa frénéſie prit naiſſance.

Ce fut plutôt (comme nous l'avons remarqué) d'abord après la concluſion du traité, que Maſaniello tomba dans cet état déplorable, dont les triſtes effets ne ſe manifeſterent que le lendemain. Je dis dans cet état déplorable. Quoi de plus affligeant, en effet, pour l'humanité, que de ne point être sûr de la poſſeſſion du ſeul bien qui diſtingue l'homme de la bête ?

La premiere marque certaine de la folie de Maſaniello fut une converſation ridicule avec l'Archevêque de San-Severino, qui étoit venu lui demander la permiſſion de

faire un voyage en Calabre ; tantôt il lui offrit une escorte de quatre cents hommes, tantôt des vaisseaux, tantôt une bourse pleine d'or pour subvenir aux frais du voyage ; à force de menaces il lui fit même accepter cinq cent scudis. Un chevalier d'Aversa vint lui parler sur un autre sujet, il lui accorda sa demande & lui donna un coup de pied, en disant : « Va-t-en, & dès ce moment je te déclare Prince d'Aversa. » -- Il fit dire au Viceroi d'ordonner au peuple de mettre bas les armes, & à lui-même de quitter son poste, n'ayant plus la force d'y vaquer. On peut bien s'imaginer que le Duc d'Arcos lui accorda volontiers cette demande ; elle fut même publiée en partie, mais bientôt Masaniello déclara qu'il ne pensoit pas se défaire de longtems encore de son gouvernement ; & maudit les Grands d'Espagne, & sur-tout le Viceroi ; il fut jusqu'à le menacer de lui faire trancher la tête, & ne témoigna plus de respect que pour le Roi, découvrant sa tête toutes les fois qu'il le nommoit.

Cependant au milieu des funestes accès de son mal, il avoit encore de tems à autre quelques lueurs de cette raison si lumineuse autrefois, & plusieurs de ses ordonnances n'avoient d'autre défaut que d'être toujours marquées au coin d'une trop grande sévérité. Il fit dire aux Jésuites, Bénédictins & autres moines riches, qu'il étoit également de leur devoir de consacrer des sommes considérables de leurs richesses au bien de l'état. Il fit venir plusieurs riches particuliers, & leur demanda d'abord s'ils étoient pour le Roi? affirmoient-ils cette question? Il les forçoit de lui délivrer des domaines importans, disant qu'il avoit promis au Roi un don gratuit de six millions. On lui rapporta qu'il y avoit encore beaucoup de choses précieuses dans un couvent de filles, & appartenantes à des proscrits; Masaniello y envoya sur le champ quelques compagnies de soldats, & ordonna aux officiers, en cas de refus, de contraindre les religieuses par des menaces à les leur délivrer. Mais ceux-ci outrepas-

ſerent les ordres reçus & enfoncerent les portes; l'Archevêque ſe plaignit de cette audace. Maſaniello fit ſaiſir & décapiter les officiers l'un après l'autre, & les religieuſes ne furent pas moins obligées de rendre les tréſors cachés. Une boulangere, malgré l'exemple de la veille, avoit cuit le pain trop leger de ſix onces; ſa maiſon fut réduite en cendres.

Ces derniers événemens auroient peut-être encore pu paſſer pour les effets d'une juſtice conforme aux loix de Dracon; mais ſon égarement & ſa cruauté augmenterent à chaque moment. Il fit arrêter & exécuter les citoyens les plus braves. Souvent, comme il le diſoit, dans l'unique vue d'épouvanter les autres; il parcourut la ville comme un enragé, frappa quelques perſonnes qu'il rencontra, & en fit arrêter d'autres ſans ſavoir pourquoi. Son propre beau-frere, un marchand Epicier, un homme qui pouvoit tout ſur lui, le ſeul chez qui il acceptoit des alimens, & qui avoit ſauvé les biens & la vie à pluſieurs

Napolitains, déclara publiquement : que ſon parent commençoit à devenir fou, & que s'il ne ceſſoit bientôt de mettre la ville à feu & à ſang, il lui brûleroit lui-même la cervelle.

L'égarement de Maſaniello mit tout Naples en allarmes. Pluſieurs perſonnes, dont les parens étoient empriſonnés, & qui ſavoient bien que l'arrêt de mort étoit déjà comme prononcé ſur eux, eurent recours au Cardinal. Son interceſſion étoit encore la plus efficace. Il parla avec Maſaniello, & l'engagea à ſuſpendre du moins l'exécution ce jour-là, qui étoit un dimanche. Il fit plus : pour le diſtraire, il lui propoſa une promenade à Poſilipo. Maſaniello le pria de l'accompagner ; mais le Cardinal le refuſa avec la fineſſe d'un prêtre, & lui promit ſeulement de le ſuivre.

Sans chapeau, ſans épée, les vêtemens en déſordre, une jambe nue, Maſaniello courut à quatre heures de l'après-midi au palais du Viceroi, fit ſigne à la garde de ne pas l'annoncer, entra bruſquement chez

le

le Duc d'Arcos, & se plaignit d'une faim dévorante; celui-ci s'offrit à lui faire servir à manger, il le refusa, & invita le Viceroi de venir à la promenade de Posilipo, où des rafraîchissemens en abondance les attendoient. Un violent mal de tête servit de prétexte au Viceroi pour ne point l'accompagner, mais il donna volontiers sa chaloupe pour la commodité de son dangereux convive.

Le spectacle de cette partie de plaisir fut tout-à-fait brillant; près de quarante barques garnies de musiciens suivoient la gondole de Masaniello, toujours encore honoré. Plus de trente mille personnes étoient assemblées sur le rivage; tout paroissoit respirer le plaisir & l'abondance; mais ce fût-là où le malheureux acheva de troubler son esprit par un usage immodéré du vin. Il passa plusieurs heures à aller d'un côté & d'autre, & à son retour il envoya chercher un des meilleurs ingénieurs de Naples, lui ordonna d'élever une quantité de pierres avec cette inscription : « *Masaniello*, *Chef*

& Capitaine Général du peuple fidele de Naples, ordonne par les préſentes, de ne plus lui obéir déſormais, mais uniquement au Duc d'Arcos. »

Le même jour, ſon épouſe rendit une viſite à la Ducheſſe d'Arcos; revêtue d'étoffes d'argent, ſa parure étoit relevée par de riches joyaux; & un ſuperbe caroſſe, autrefois au Duc de Matalone, lui ſervit d'équipage. Ses plus proches parentes, toujours d'honnêtes poiſſonnieres, maintenant couvertes d'or, l'accompagnerent; la Ducheſſe les reçut avec un air de ſatisfaction; ſa noble bouche ne dédaigna pas d'embraſſer le jeune fils de Maſaniello, & elle les renvoya chargées de préſens.

Rien ne prouve mieux la conſidération & l'amour que le peuple conſervoit, du moins ce jour-là, encore à ſon chef, que ſon attachement, malgré les effets viſibles de ſa folie. Le neuvieme jour parut, & Maſaniello privé du ſommeil, loin d'être plus modéré, devenoit toujours plus furieux. De grand matin il parcourut la ville

à cheval, l'épée nue à la main; il blessa beaucoup de monde innocemment : cependant on s'en rapporta encore à ses jugemens & on les suivit; même alors ils ne furent jamais entiérement injustes, mais presque toujours ils étoient tracés en caracteres de sang. (1)

Jusques là il avoit toujours témoigné le plus profond respect pour le Roi. Maintenant il commença aussi à chanceler en ce point. Dans un entretien avec le Prince de Cellamare, seigneur âgé & vénérable, qu'il eut soin de traiter avec les égards dus à ses mérites; il mêla entr'autres cet absurde propos : « Le soleil n'éclaire aucune tête, que je n'aie le droit & le pouvoir de faire abattre; & si je n'ai pas jusqu'ici prononcé un semblable arrêt sur le plus grand

(1) Un mari se plaignit de l'enlévement de sa femme; Masaniello condamna le ravisseur à la roue. On l'assura que cette femme étoit sans mœurs, & qu'elle y avoit consenti. Masaniello ne se rétracta point, mais il condamna la femme adultere à avoir également la tête tranchée.

des monarques, c'eſt qu'il eſt encore incertain s'il protégera Matalone. S'il le fait, ſon royaume eſt livré aux horreurs du pillage & de la dévaſtation.

A ces nouvelles, le Viceroi ſe retira une ſeconde fois au nouveau fort. Un enragé, à qui cent cinquante mille hommes bien armés ſont prêts à obéir, étoit à ſes yeux l'ennemi le plus terrible que l'on puiſſe imaginer. Pluſieurs ſeigneurs imiterent ſon exemple & ſe réfugierent dans la citadelle. Les plus offenſés étoient le Duc de Caracciolo & ſon frere Carlos, Grand Ecuyer du Roi; Maſaniello, pour les punir de ce que le premier avoit voulu paſſer ſans le ſaluer, leur fit ſignifier de lui baiſer les pieds en plein marché, ſous peine de perdre la vie, & de voir leurs maiſons incendiées. Une prompte fuite put ſeule les ſouſtraire à l'alternative entre la mort & l'ignominie. Ils implorerent avec inſtance le Duc d'Arcos, de dépoſer enfin le maſque & de délivrer Naples, & plus encore la nobleſſe, d'un tyran cruel & ſanguinaire.

Leur vœu étoit le desir le plus ardent du Viceroi; mais il ne connoissoit pas de moyens sûrs de se débarrasser de son dangereux ennemi. Pendant qu'on délibéroit encore à ce sujet, on annonça Genuino & Arpaya. Ils n'avoient jamais été de véritables amis de Masaniello, & sur-tout à présent ils se voyoient fondés à devenir ses ennemis déclarés. Masaniello avoit publiquement donné un soufflet à Arpaya, & menacé Genuino de mort en lui disant, que ce n'étoit point à un Duc d'Ossuna qu'il avoit à faire. On croit même qu'il le frappa plusieurs fois. Tous deux voyoient leurs jours en danger, & le plus grand nombre des chefs pensoient comme eux. Au nom de ces chefs, & du peuple même, les deux premiers offrirent au Viceroi de n'accepter à l'avenir des ordres que de lui, si toutefois il promettoit d'observer également à l'avenir le traité conclu.

Il est aisé à concevoir que le Duc d'Arcos ne manqua point de faire cette promesse. On décida d'abord d'engager Masa-

niello à une nouvelle partie de promenade à Poſilipo, d'attirer au château, *Vitale*, ſon premier ſecrétaire, homme d'un profond génie, mais d'une vivacité bouillante, le plus zélé de ceux qui étoient attachés à Maſaniello; de l'y retenir ſous différens prétextes, & d'aſſembler, en attendant, le peuple, & principalement ſes chefs à la place Saint-Auguſtin. Tout cela fut exécuté. Cependant l'aſſemblée ne fut pas auſſi nombreuſe qu'on l'avoit cru; mais il n'y fut pas moins réſolu de ne plus reconnoître l'autorité de Maſaniello, de le tranſporter dans une fortereſſe, & de ménager ſes jours en conſidération des grands ſervices rendus précédemment au peuple.

Cette réſolution n'étoit pas conforme aux vœux du Viceroi. Décidé dans le ſecret de ſon cœur à ne point obſerver le traité conclu, Maſaniello dans les fers lui paroiſſoit encore un adverſaire trop dangereux. Il craignit que le peuple n'eût un retour d'attachement pour ſon chef. Il ne peut reſſuſciter un mort, mais il peut dé-

livrer un prisonnier. Aussi reçut-il avec la joie la plus vive Ardizzone, l'un des Capitaines des Ottines, qui avec trois autres (1) méconfens, vint s'offrir d'assassiner Masaniello. Le Duc promit de les récompenser; sa lâcheté & sa timidité ordinaires le quitterent dans ce moment; il ne redouta plus la colere du peuple, dont il avoit tout à craindre.

Tandis qu'on délibéroit en beaucoup d'endroits sur la mort de Masaniello, les accès de folie de ce malheureux, digne de compassion, redoubloient toujours: il continua d'accélérer son déplorable sort par des actions involontaires, visita les galeres, changea les Commandeurs, menaça beaucoup des principaux Capitaines de leur faire trancher la tête, & d'incendier toute la ville. Même dans sa frénésie, il avoit très-bien remarqué, que l'empressement à lui obéir n'étoit plus aussi vif qu'autrefois. Il

(1) Leurs noms sont, Salvador Cattaneo, Carlo Cattaneo, deux freres, & André Rama.

s'étoit plongé à plusieurs reprises tout habillé dans la mer, avoit ensuite commencé à manœuvrer avec son épée, & étoit entré dans une si terrible fureur, que l'Archevêque même, (le seul pour qui il avoit toujours conservé du respect) n'avoit plus été en état de l'appaiser; on fut obligé de le lier.

Vers le matin, sa raison parut revenir; on lui ôta ses liens. C'étoit la fête Maria del Carmine. Il sut se dérober, on ne sait pas comment, à la vigilance de ses gardes & courut à l'église. Mais avant qu'il y arrivât, on avoit déjà répandu du sang pour l'amour de lui, & on l'avoit privé d'un de ses plus fermes appuis, de *Vitale*. Ce jeune homme s'étoit sauvé de grand matin du nouveau fort; il rencontra quelques bourgeois armés à l'ordre du Viceroi. Ignorant la conspiration tramée contre son maître; il leur demanda d'un ton de fierté: « Qui vous a ordonné de prendre les armes? » On lui répondit avec fermeté: « le Viceroi. » Il repliqua: « Arrêtez, je vais au

marché le déclarer ſur le champ ! il vous en coûtera la vie ! » Mais dans le même moment le Capitaine lui enfonça l'épée dans le corps ; un autre ſoldat l'acheva avec ſon fuſil, & ſa tête fut plantée ſur un poteau.

Maſaniello ne ſe douta pas de ce funeſte accident ; voyant de loin ſa chute & ſentant très-bien ſa ſituation, il attendit l'Archevêque, qui avoit coûtume de célébrer la grand'meſſe ce jour-là. Il avoit écrit une lettre pour le Duc d'Arcos ; & lorſqu'il le vit arriver, il courut à ſa rencontre & lui donna cette aſſurance : « Je vois bien que le peuple m'a trahi & abandonné ; je conçois aiſément qu'il m'en coûtera la vie ; mais du moins je prie ſon Excellence de vouloir bien ordonner une marche ſolemnelle dans la ville, après laquelle je lui remettrai toute mon autorité, & mourrai plus tranquille. »

Le vénérable Prélat, qui n'étoit point compromis dans cette ſanglante conjuration, envoya ſur le champ la lettre au

nouveau fort, embraſſa Maſaniello ; loua ſes ſages intentions, & le conſola par les paroles les plus attendriſſantes. A peine l'eut-il appaiſé un peu, qu'il célébra la meſſe. Plus de huit mille perſonnes y aſſiſterent. Maſaniello monta en chaire, après le Cardinal, le crucifix en main, il parla à la multitude dans les termes les plus pathétiques, parut avoir retrouvé ſa premiere éloquence, conjura les Napolitains par tout ce qu'il avoit fait pour eux, de ne pas l'abandonner pour le livrer à ceux qu'il avoit forcé pour l'amour d'eux à devenir ſes ennemis ; leur préſenta ſa courageuſe entrepriſe, ſon déſintéreſſement, les dangers qu'il avoit courus, & les grands avantages qu'il leur avoit acquis ; & s'anima tellement, qu'il déchira ſes vêtemens, & fit voir au peuple ſon corps décharné, le prix de tant de jours périlleux & de tant de nuits orageuſes. Mais ce zèle ardent qui l'enflamma lui devint nuiſible ; il commença à mêler tant d'incongruités dans ſon diſcours, que la multitude, excitée d'abord

à la compaſſion, éclata enfin de rire, & quitta l'égliſe,

Le Cardinal lui envoya quelques moines, qui par de bonnes paroles le firent enfin deſcendre de la chaire. Il ſe jetta de nouveau aux pieds de l'Archevêque, & le pria d'envoyer au Viceroi un prêtre, qui ſe démît en ſon nom de ſon autorité. Le Cardinal le lui promit, & le fit ſur le champ. Pénétré de compaſſion pour un homme, qui vraiment en étoit digne, le Prélat ordonna à quelques religieux de le conduire dans leur cellule, & comme il étoit tout en eau, de lui donner du linge propre. Après avoir pris ces ſoins généreux, l'Archevêque ſortit de l'égliſe.

Avec lui diſparut l'eſprit tutélaire de Maſaniello. Ni ſon diſcours au peuple, ni la démiſſion donnée de ſa charge ne purent ſauver ce malheureux, tombé ſi bas. Qui ne friſſonne dans le fond de ſon cœur, à l'idée du changement rapide & incompréhenſible des deſtinées des humains ? Le même individu, à qui deux jours aupara-

vant cent cinquante mille hommes obéiſſoient avec une aveugle confiance, ſe voit abandonné de tout le monde, & ſeul entre les mains de quelques moines, qui par miſéricorde ſeulement lui fourniſſent du linge. Quel homme peut compter avec aſſurance ſur la fortune la plus brillante, quand on voit celui à la voix duquel des armées entieres voloient comme des anges exterminateurs, demander grace pour ſa vie? Qui peut ſe repoſer ſur les forces de ſon eſprit, & jetter des regards de mépris ſur les foibles, quand celui qui de la pouſſiere s'eſt élevé de lui-même au plus haut rang, qui s'eſt acquis l'adoration de ſon parti & l'eſtime de ſes ennemis ſubjugués, ſurvit peu de jours après à ſa raiſon? Humanité! Humanité! Un hiſtorien qui conſulte le miroir du paſſé, peut-il te nommer autrement qu'un préſent du deſtin, bien noble en effet, mais auſſi le plus incertain & le plus triſte.

Cependant Maſaniello étoit deſtiné à tomber encore plus bas; il venoit de chan-

ger de linge; le peu de repos dont il avoit joui sembloit avoir rappellé quelques traces de raison & de mémoire, il fut à une fenêtre du sallon qui donnoit sur la mer. Le Viceroi craignit que l'assassinat de *Vitale* ne portât Masaniello à de nouvelles scènes de carnage & d'horreur, & encouragea puissamment les quatre conjurés de le chercher au plutôt pour lui donner la mort. Ils apprirent que leur victime étoit à l'église & le peuple dissipé; ils s'y rendirent à la hâte, accompagnés de quelques bourgeois, & crierent en entrant dans le temple: « Vive Sa Majesté Espagnole! que personne n'obéisse plus à Masaniello! Le couvent retentit de leurs cris. Ils s'avancerent vers le sallon & appellerent Signor Masaniello! Signor Masaniello! A peine eut-il entendu son nom, qu'il vint au-devant d'eux, & leur dit: « Me cherchez-vous? je suis ici, mon peuple! » Une décharge générale de fusils fut la réponse à cette demande d'amitié. Ces indignes scélérats, pour ne pas manquer leur but, avoient chargé leurs

armes de mitrailles. Masaniello, percé de tous côtés, tomba sur le champ : Traîtres ! Ingrats ! furent les seules & dernieres paroles qu'il prononça.

Peut-être pourroit-on excuser ou justifier même cet assassinat. Que de malheurs la frénésie de Masaniello n'auroit-elle pas pû causer encore, & que perdoit-il à une vie déplorable ? Les mesures du Viceroi pouvoient être regardées comme une défense forcée & nécessaire. Mais comment nommera-t-on cette stupide indifférence, cet effroi muet avec lequel le peuple apprit la mort d'un chef, autrefois si chéri ? Un boucher coupa la tête de Masaniello, avec une hache, (un de ses confreres en avoit fait autant au corps de Don Joseph) & la planta sur une pique. Ils la porterent par l'église del Carmine, où il y avoit plus sept mille personnes, & au même endroit, où Masaniello peu de jours auparavant dictoit encore des loix au gouverneur ; où, lorsque les bandits firent feu sur lui, une foule de peuple versa son sang pour le

venger ; où il lui avoit prodigué tant d'applaudiſſemens, lorſque le Viceroi jura l'obſervation du traité, & que l'épée nue brilla dans la main de Maſaniello ; au même endroit, dans ce même temple, pas un ſeul homme ne ſe préſenta pour tirer vengeance de quatre aſſaſſins. Tout le monde leur fit place, en criant continuellement, « Vive le roi d'Eſpagne, que perſonne n'ait l'audace de nommer davantage le nom de Maſaniello, ſous peine de haute trahiſon. Il eſt mort ! il eſt mort ! La foule en pouſſant ces cris, parcourut les rues, & tira de faux coups de fuſils pour augmenter l'effroi du peuple.

L'ingrate multitude ne s'arrêta pas à cette froide indifférence. Une partie de la plus vile populace ſe jetta ſur ſon corps, le traîna par les rues avec des cris de joie, comme ſi on avoit remporté une victoire, & obtint beaucoup de préſens de ceux dont Maſaniello avoit fait brûler les maiſons, & de ſes ennemis en général. Déchiré, couvert de ſang & de boue, méconnoiſſable,

& n'ayant plus rien de la forme humaine ; on jetta enfin ſon cadavre dans un trou, entre les portes de Nole & de Capoue, & ſa tête dans un des foſſés de Naples. Perſonne ne le plaignit ; & dans le même inſtant quatre nobles détacherent le corps de Don Joſeph du fatal poteau, & l'inhumerent aux yeux du peuple.

Le Viceroi témoigna hautement ſa joie de cet aſſaſſinat ; on lui apporta la tête de Maſaniello, il récompenſa les auteurs de ſa mort avec libéralité, embraſſa dans ſon premier enthouſiaſme tous ceux qui venoient le féliciter, & ſe tranſporta en cérémonie triomphante dans la cathédrale, ſuivi de la nobleſſe ; on expoſa de nouveau le ſang de Saint-Janvier ; on chanta encore un de ces hymnes ſolemnels, rarement accompagnés d'une véritable dévotion. Au ſon des trompettes on réïtéra au peuple la promeſſe de maintenir les priviléges de Charles V, & d'obſerver fidélement le traité juré le 11 de Juillet. L'allégreſſe fut ſans bornes, & la fureur de la multitude ſe

livra à des excès terribles contre le ſouvenir & la famille d'un homme qui avoit tout fait pour eux. Le frere de Maſaniello fut emprisonné ; on maltraita ſon épouſe, on lui cracha même au viſage, aſſure-t-on, en l'appellant *votre alteſſe*. Le reſte de ſes parens fut également ſaiſi & conduit au nouveau fort.

Mais ce ſpectacle changea bientôt. Un ſeul jour ſe paſſa, & le peuple endormi ſe réveilla de ſon aſſoupiſſement. Il vit & ſentit alors ce qu'il avoit perdu. Le Vice-roi eut l'imprudence de faire paroître trop tôt, qu'il ne démentiroit point ſon caractere, qu'il ne tiendroit rien de ce qu'il avoit promis. Dans vingt-quatre heures de tems, le poids du pain diminua déja de ſix onces. Quelques amis de Maſaniello, étourdis & inſenſibles le jour précédent, éleverent leurs voix, & toute la bourgeoiſie y mêla la ſienne.

Maſaniello, le traître, le ſéditieux, fut de nouveau appellé le pere & le libérateur de la patrie. On s'empreſſa de retirer ſon

corps & ſa tête des foſſes honteuſes où on les avoit jettés. On les eſſuya, la tête fut artificiellement rejointe au corps : ſoins ſuperflus, incapables de le rendre à la vie; il fut baigné des larmes des ſpectateurs; mille citoyens célébrerent ſes exploits, plaignirent ſon ſort, & pleurerent ſur celui qui les attendoit.

Les peintres tirerent le portrait de Maſaniello, & ſe hâterent d'en multiplier les copies. On fut même juſqu'à baiſer ſes pieds & ſes mains, comme les précieux reſtes d'un bienfaiteur chéri, & à le conſidérer comme un ſaint : on frotta des chapelets contre ſon corps comme contre les reliques d'une égliſe, & les airs retentirent des cris d'enthouſiaſme : « Saint Maſaniello, priez pour nous ! » La prédiction du ſort qui l'attendoit, faite le troiſieme jour de la révolte & réellement merveilleuſe, paſſa pour la parole d'un prophête divin; & la populace ſuperſtitieuſe eut même la hardieſſe de jurer qu'il s'étoit relevé ſur ſes pieds, & avoit béni ſon peuple.

Enfin l'on s'occupa de son convoi. Il fut couché sur un brancard, couvert d'un manteau royal; le front ceint d'une couronne de lauriers; le bâton de Maréchal dans sa main droite, & une épée nue dans la gauche; huit prêtres le porterent; on sonna toutes les cloches, & on lui rendit tous les honneurs dûs à un Général. Plus de quatre-vingt mille personnes suivirent le convoi. Si jamais les larmes pouvoient ressusciter un mort, elles l'auroient fait ici, tant elles coulerent en abondance.

Combien ces nouvelles dûrent être désagréables & funestes au Viceroi, c'est ce qu'il est aisé de s'imaginer. Mais jouant au mieux le rôle d'un courtisan expert, il envoya huit de ses pages avec des flambeaux, & ses gardes-du-corps pour suivre le convoi de celui qu'il avoit fait assassiner, & ordonna qu'on lui rendît tous les honneurs guerriers accordés aux Généraux à leur trépas. Telle fut la pompe funebre de Masaniello. Et l'on ne peut que répéter le court & beau mot, aussi vrai qu'inimitable,

du Comte de Modena, au ſujet de ce martyr de la liberté : « Dans l'eſpace de trois jours il fut honoré comme un monarque, livré à la mort comme un ſcélérat, & adoré comme un ſaint. »

CAPITULATION

Entre le Viceroi d'Espagne & le Peuple de Naples, du 13 Juillet 1646.

Au nom de Dieu, de la sainte Vierge Maria del Carmine, du glorieux Saint Janvier, de Saint Anello, de Saint Antoine de Padoue, & des autres Superieurs & Protecteurs de cette ville de Naples. A la gloire, à la conservation & à l'honneur de Sa Majesté Catholique, notre très-gracieux Roi & Seigneur; de Son Eminence le Cardinal Filomarino, notre Archevêque & très-aimé Pasteur; de son Excellence le Duc d'Arcos, Viceroi & Capitaine général du royaume de Naples, pere chéri de ce peuple fidele; & du Seigneur Thomas-Aniello d'Amalf, Chef de ce même peuple; par la médiation duquel, son Excellence au nom de Sa Majesté Catholique, s'est décidée à délivrer, à

étendre & à conſerver les priviléges ci-après :

PHILIPPE, par la grace de Dieu, Roi, &c. &c. &c.

Don RODERICO PONCE DE LEON, Duc d'Arcos, Marquis de Zaara, Comte de Bailen, ſeigneur de Marchena & de Gorzia, Viceroi-Gouverneur & Capitaine général de ce royaume, &c. &c. &c.

Après la requête qui nous a été très-reſpectueuſement préſentée par le fidele peuple de cette ville de Naples, nous ſuppliant d'obſerver & de nous conformer aux priviléges & libertés accordés par Ferdinand I d'Arragon de glorieuſe mémoire, juſqu'au roi Frédéric, de rendre au peuple la moitié des voix dans les délibérations civiles, toujours reclamée en vain depuis que le roi Frédéric la lui avoit enlevée, & laquelle Ferdinand le Catholique, ſur les inſtantes prieres d'Alberico Terracina, alors Eletto, avoit promis de lui reſtituer

en 1505 ; de lui mettre ſous les yeux, & de lui délivrer pour cet effet l'original de ces priviléges. Mais au cas qu'il ne ſe trouvât point, d'en faire venir auſſi-tôt le double des Archives d'Eſpagne, & d'accorder, en attendant, à la ville & à tout le royaume la jouiſſance deſdits priviléges ; comme auſſi de jurer l'obſervation des articles qu'il nous a propoſés, ſavoir :

I.

Le peuple fidele de Naples demande d'abord l'extradition de l'original authentique, des priviléges accordés depuis le roi Ferdinand d'Arragon, juſqu'au roi Frédéric, & enſuite la moitié des voix dans les délibérations civiles, enlevée au peuple par le roi Frédéric, dont le roi Ferdinand le Catholique, à la requête d'Alberico Terracina, alors Eletto, avoit promis la reſtitution en 1505, & que ce même peuple a toujours reclamée. Et ſi le document original ne ſe trouvoit pas, on nommera

huit ou dix députés pour le chercher ; au cas que cette recherche ſoit infructueuſe, Son Excellence ſe chargera d'en faire venir au plutôt le double des Archives d'Eſpagne. En attendant, la ville & le royaume ne jouiront pas moins, ſans exception & pour toujours, des avantages que lui procure ledit privilége.

I I.

Il ſera accordé un pardon général pour crimes de leze-majeſté, quand même ils auroient été commis au dernier chef, & pour tous autres excès, qui peuvent avoir eu lieu depuis le 7 Juillet juſqu'à la ſignature de ce traité; ceux même commis contre la perſonne de Son Excellence, quoique le peuple ne s'en croye point coupable, ayant conſtamment crié: *Vive le Roi d'Eſpagne.* Il regarde plutôt ce qui s'eſt paſſé comme une révolution occaſionnée par une troupe de jeunes gens & de populace pour obtenir la ſuppreſſion

& l'abolition des impôts. Les prisonniers délivrés jouiront des mêmes avantages, malgré les Ordonnances contraires, tendantes à leur refuser le pardon ou toute autre indulgence.

I I I.

Tous les six, mois il sera élu un Eletto à Saint-Augustin, par les chefs des Ottines; suivant la teneur du privilége imprimé de Charles V; & le peuple aura droit, en cas que ledit Eletto ne lui convienne pas, d'en nommer un autre. Les Inspecteurs des routes, Consuls & Députés seront changés tous les six mois, & nommés par le peuple à Saint-Augustin, selon les articles dudit Document; cependant ce ne seront plus à l'avenir les Capitaines, mais les Ottines qui confirmeront ledit Eletto; & on suivra en ce point les articles imprimés.

I V.

Ledit Eletto aura autant de voix que la

Nobleſſe, comme il les a eues avant le roi Frédéric; mais ſi les voix de la Nobleſſe venoient à être augmentées, il y aura un même ſurcroît de voix pour le peuple.

V.

En cas que le privilége mentionné ne ſe trouvât pas, il n'y aura plus aucune eſpece d'impôt, tous ſeront abolis, tant dans la ville que partout le royaume; toutes les impoſitions ſur les denrées, fruits & autres choſes de premiere néceſſité, ſeront ſupprimées, & l'on emploiera les moyens les plus efficaces pour parvenir à cette ſuppreſſion.

V I.

Le don gratuit demandé par le Duc de Medina n'aura pas lieu, ne ſe trouvant point dans le privilége de Charles V: ſi toutefois il étoit contenu dans le diſpoſitif même de ce privilége, & non en marge, ni ajouté après coup, le peuple de la ville

& du royaume s'offre à le payer pendant le terme consenti par les Barons.

V I I.

Les droits de sceau de la Chambre Royale, *Della Summaria*, de la grande Cour de Justice, du Conseil d'Etat, & des tribunaux royaux, tant dans le royaume, que dans la ville, seront abolis; les prérogatives maintenant stipulées, jointes au privilége de Charles V, de glorieuse mémoire, s'il est retrouvé, & confirmées par le Conseil d'Etat & les Juges collatéraux; de même l'impôt d'un & demi pour cent, nouvellement introduit par les arrêts du Conseil Ecclésiastique supprimé.

V I I I.

La révolte du sept Juillet, jusqu'à la signature de ce traité, ne pourra nullement servir de preuve contre le peuple. Son Excellence promet de faire agréer & confirmer ledit traité par Sa Majesté, dans

l'eſpace de trois mois. Cette confirmation ſera gravée ſur le marbre, & placée au milieu du marché & dans d'autres endroits, au choix du peuple.

I X.

Il ne pourra plus être créé de nouvel impôt à l'avenir ; ſi les beſoins de Sa Majeſté l'exigent, le peuple s'offre à la ſecourir de ſon ſang & de ſes biens.

X.

De plus, le peuple demande que l'obſervation de ce rraité ſoit jurée publiquement dans l'endroit qu'il aura choiſi, & qu'il ſoit ſigné par l'Eletto de la nobleſſe, par celui du peuple, par ſon Excellence, par le Conſeil d'Etat & le Conſeil Collatéral. Cette ſolemnité ſe fera à l'égliſe de Sainte Marie del Carmine, & la confirmation de Sa Majeſté y ſera jointe au tems preſcrit.

X I.

L'Inſpecteur des vivres, lequel doit être un Napolitain, ſera nommé en commun par le peuple & la nobleſſe; & les bourgeois prient ſon Excellence d'agréer leurs remercîmens, pour leur avoir accordé la prérogative de prendre une part égale avec la nobleſſe à cette élection.

X I I.

Les ſujets coupables & déſobéiſſans ſeront mis en liberté, à l'abri de toutes perquiſitions ultérieures, & compris dans l'amniſtie générale, quand même ils n'auroient pas encore obtenu le pardon de leurs parties adverſes, (en cas de beſoin, il leur eſt accordé un délai de dix ans pour ſe le procurer) & lors même qu'ils auroient été condamnés par un tribunal quelconque. Les viſites royales ſeront abolies, & les cauſes portées aux Cours de juſtice ordinaires. De plus, & ſur-tout les perſonnes coupables de contrebande ou de fraude,

ſeront miſes hors de cour & de procès; & celles qui ſe trouveront en priſon pour le même ſujet, ſeront élargies ſur le champ & libres. En général toutes les commiſſions, excepté celles nommées par Sa Majeſté, ſeront abolies.

X I I I.

Il ne ſera exigé du peuple de mettre bas les armes, que lorſque ledit traité ſera exécuté en tous ſes points, qu'il lui en ſera délivré un double. Cependant le peuple prie Son Excellence d'agréer également ſes remercîmens pour ce traité, & en accepte la forme & la teneur.

X I V.

Tous les impôts créés par la Cour ou par la Ville, d'après les ordres du ſeigneur Viceroi, de la nobleſſe & du peuple même, ſeront abolis. Les bourgeois jurent de ſe maintenir dans la poſſeſſion des prérogatives obtenues, & de s'oppoſer avec force

à la levée de toutes especes d'impôts ordonnés par la Cour, ou par la Ville, ainsi qu'à tous les nouveaux droits exigés dans les bureaux des péages; mais les redevances payées du tems de Charles V, & celles assignées en payement à des particuliers, seront acquittées sans contradiction. Si cependant les besoins du Roi, notre seigneur, exigeoient des secours, l'Eletto du peuple, les Capitaines des routes & les Consuls, détermineront seuls les moyens de les fournir.

X V.

L'Eletto du peuple aura une clef pour les archives, où les priviléges de la ville sont déposés.

X V I.

Au cas que l'original de ce privilége ne se trouvât point, comme il est remarqué plus haut, Son Excellence permet au peuple de dresser un projet de ce document & de ses demandes, & promet de l'agréer.

X V I I.

Les excès commis à l'égard des Directeurs des Bureaux & des Fermiers qui éxigeoient les péages & en ſoignoient l'entrée avec la derniere rigueur, ſeront regardés comme une juſte punition; les auteurs des véxations n'auront plus de voix dans aucune affaire publique, & ne pourront être revêtus d'aucune charge dans la Ville. Il ne ſera point fait de perquiſition contre les actions, ou les crimes qui les ont eus pour objet.

X V I I I.

Ceux dont les biens ont été incendiés, quoiqu'officiers de la Couronne, ne pourront porter de plainte civile ou criminelle contre celui qui les a brûlés.

X I X.

Les vivres pourront être vendus dans tous les endroits publics, nonobſtant la défenſe de l'Inſpecteur & des Commis.

XX.

X X.

Les fraudes qui ſe commettront à l'avenir pour ſe diſpenſer des droits d'entrée, ne ſeront jamais punies, même dans les cas les plus graves, de plus de ſept louis d'amende.

X X I.

Les forçats, dont le terme de relâchement eſt échu, obtiendront leur liberté, ſitôt que les galeres arriveront à Naples: s'il s'en trouve actuellement en ville dont le tems de punition eſt fini, ils ſeront tout de ſuite relâchés.

X X I I.

Cette amniſtie générale comprend auſſi Thomas Aniello d'Amalfi le Napolitain, & ſes conjurés, leſquels, très-nombreux en eux-mêmes & renforcés par un détachement de Portici & de Saint Giovanni à Teduccio, rencontrerent ſur le chemin de Torre del Greco quelques compagnies de

ſoldats attendus dans la ville, & qu'ils cherchoient pour les combattre; ce qui ayant obligé les guerriers à ſe retirer pour ſe défendre dans l'égliſe de Sainte Marie de Conſtantinople, leſdits conjurés furent contraints, pour déſarmer les ſoldats, de brûler les portes du temple. Cependant cet excès criminel ſera pardonné à Thomas Aniello & à ſes conjurés, parce qu'ils n'étoient point armés, & que leur but étoit le bien général & la reſtitution des privileges.

X X I I I.

Si dans le cas que ces articles ne fuſſent point obſervés, le peuple reprenoit les armes, cet acte ne ſera point nommé une révolte, mais regardé comme une défenſe légitime des droits du peuple.

A CES CAUSES, & pour récompenſer les ſervices ſignalés que ledit peuple fidele de Naples a toujours rendus avec bonne volonté & avec zele à Sa Majeſté. Nous, aidés des lumieres & du conſentement du

Conſeil Royal & Collatéral, avons expédié les préſentes lettres de franchiſe au nom de Sa Majeſté Catholique. Donnons auſſi notre approbation, & conſentons à tous les articles & demandes ci-deſſus, ſuivant l'ordre, le diſpoſitif & la teneur dudit Traité, de maniere qu'ils ſeront obſervés dans cette forme, & mis en vigueur & en exécution. Donné à Naples, au Château Royal, le treize Juillet mil ſix cent quarante-ſix.

SIGNÉ,

Le Duc d'Arcos.
Diego Bernardo de Zufia, Reg.
El. Reg. Matthias de Caſanata.
Antonius Caracciolus, Reg.
Hector Capicius Latro, Reg.

Par ordre du Seigneur Viceroi, Gouverneur & Capitaine Général.

Donato Coppola.

Le Prince de Satriano.

Le Prince de Cella Maro.

Gio. Tomaſo Blanco.

Franceſco Toralto, Prince de Maſſa.

Carlo della Gatta.

Lucio Caracciolo, Duc de San Bito.

Achille Minutolo, Duc de Saſſo.

Pompeio di Generao, Duc de Belforte.

D. Corrone Capece Galeota, Prince de Monteleone.

Le Marcheſe de San-Sebaſtiano.

Gio. Battiſta de Mari, Marcheſe di Aſſigliano.

Le Marcheſe del Torello.

D. Guiſeppe Mariconda.

D. Luiſe Ponze de Leone.

ARTICLES ajoutés par Son Excellence, à la requête dudit peuple fidele de Naples.

I.

La Maſtria & l'Adminiſtration de l'Hô-

pital de San-Annunziata à Naples, étant confiée à un Maſtro ou Supérieur noble, & à quelques Inſpecteurs pris d'entre le peuple; les Maſtris ou Inſpecteurs-Bourgeois de cette fondation pieuſe, pourront s'y aſſembler, & décider les affaires de la maiſon, même en l'abſence du Maſtro ou Supérieur noble, pourvu que le nombre d'opinans néceſſaire s'y trouve.

II.

Le premier Médecin penſionné ſera un Napolitain, & jouira des prérogatives & revenus qui lui appartiennent d'après les anciens Edits.

III.

L'Eletto du peuple devant avoir autant de voix que la nobleſſe d'après le traité conclu, & celle-ci nommant deux Chapelains inſtitués par des Bulles du ſaint Siege, à la chapelle d'Il Teſoro de Saint-Janvier; le peuple en nommera huit de ſon côté,

de maniere qu'il en aura en tout dix à élire, c'eſt à dire, autant que les députés des nobles. Ces Chapelains élus par le peuple auront les mêmes revenus que les autres, mais il faut qu'ils ſoient prêtres & napolitains de naiſſance.

I V.

Les Mariniers, Poiſſonniers & autres perſonnes ſoumiſes à la grande Cour de l'Amirauté, ne pourront être tenues en aucun cas de ſe préſenter à aucune autre Cour du Juſtice; mais elles comparoîtront ſans refus ſur la ſimple réquiſition de ladite Cour de l'Amirauté; laquelle, en conformité des anciens priviléges, arrête & anéantit les procédures de tous les autres tribunaux.

V.

Le Secrétaire des Vicaires, les droits du ſecrétariat, & de tous les ſceaux royaux, ſeront ſupprimés & abolis; ledit ſecrétariat

ſera adminiſtré ſuivant les anciens Edits, par les huit premiers Vicaires, même à l'égard des ſceaux.

Donné à Naples le 13 Juillet mil ſix cent quarante-ſix.

Signé,

Le Duc d'Arcos.
Diego Bernardo de Zuſia, Reg.
Reg. Matthias de Caſanatta.
Antonius Caracciolus, Reg.
Hector Capicius Latro, Reg.

Par ordre du Seigneur Viceroi, Gouverneur & Capitaine Général,

Donnato Coppola.
Le Prince de Satriano.
Le Prince de Cella Maro.
Gio. Tomaſo Blanco.
Carlo della Gatta.
D. Corrona Capeçe Galeota.

Le Marchese de Saint Sebastiano.

Le Marchese della Torella.

Gio. Battista de Mari.

D. Giuseppe Mariconda.

D. Luise Ponze de Leone.

F I N.

Universit. BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque Université d'Ottawa Échéance		The Library University of Ottawa Date due	

DS

a39003 009568014b